

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



**ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS**  
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.  
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.  
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.  
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.  
LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 281 FRANCS.  
Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique  
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

**BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT**  
9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

14<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 699. — 3 Sept. 1870

**DIRECTION ET ADMINISTRATION**

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.  
Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration  
à M. BOURDILLIAT, administrateur.

## SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Charles Yriarte. — Le général Legrand. — Le général de Montaigu. — Le comte Robert de Vogué. — Le Bulletin de la guerre. — Les places françaises, par Charles Joliet. — La Petite Marie, par Louis Dépret. — Courrier du Palais, par Petit-Jean.

— Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Chronique élégante.

GRAVURES : La garnison et la garde mobile de Strasbourg délogent un corps prussien campé dans le cimetière Sainte-Hélène. — Camp entre Rethel et Burgay. — Cantine du 58<sup>e</sup> de ligne. — Camp de Vouziers. — Le général de Montaigu. — Le général Legrand. — Le comte Robert

de Vogué. — Les gardes nationaux faisant l'exercice sur la place Napoléon III. — Les abords du ministère des finances la nuit précédant l'emprunt. — Ovation sur les boulevards aux héros de Reichshoffen et de Wissembourg. — Arrivée au bois de Boulogne du bétail devant approvisionner Paris. — Camp des francs-tireurs de la Seine. — Le général Trochu passant en revue la garde mobile. — Au camp de Saint-Maur.



STRASBOURG. — La garnison et la garde mobile de Strasbourg délogent un corps prussien campé dans le cimetière Sainte-Hélène. — (Dessin de M. Lix.)

## COURRIER DE PARIS

Le premier moment de stupeur passé, le génie national se relève, la France combat et la France espère; elle ne chante plus, elle est grave et recueillie.

Strasbourg, Phalsbourg, Toul et Verdun tiendront jusqu'à la mort. Il le faut.

Strasbourg aux mains des Prussiens, c'est l'Alsace devenue véritablement prussienne, et c'est la justification de cette forfanterie de la nomination d'un gouverneur au nom du roi de Prusse.

Phalsbourg, c'est la clef des Vosges; la citadelle prise, ses canons se tournent contre nous.

A Strasbourg, le général Ulrich commande, et le maréchal Pélessier a dit devant Sébastopol: « ma droite était faible, mais j'étais tranquille, Ulrich était là », nous pouvons être tranquilles aussi.

Strasbourg a charge d'âmes, comme Paris doit par son attitude accomplir la grande rédemption. Et il faut mourir à Strasbourg comme à Paris. Parce que si nous ne mourons pas la France sera déshonorée dans toutes les générations qui viendront après nous; elles auront le droit de nous maudire, et elles exécuteront la mémoire de ceux qui leur auront légué leur pays avili, diminué, descendu au troisième rang.

Les nations sont, comme les familles, entachées par la forfaiture d'un de leurs membres. Si Paris signe une paix honteuse, nos enfants et nos petits-enfants, et ceux qui les suivront porteront au front la marque de notre déshonneur.

On peut être un petit pays, comparé aux grands États de l'Europe, et la grandeur d'un pays ne consiste pas dans sa superficie; voyez plutôt la Suisse et la Belgique; mais il faut qu'un État, comme un individu, ne puisse forfaire à l'honneur, il faut qu'à un moment donné, s'il doit disparaître de la liste des nations, il disparaisse noblement, stoïquement, et qu'on dise de lui: il est mort en brave!

Varsovie a au front une auréole, Saragosse reste un nom héroïque, il faut que Strasbourg et Paris jettent en mourant un tel éclat, que toute notre histoire soit comme illuminée par cette défense sublime.

\*\*

Nous n'en sommes pas là, Dieu merci! mais c'est ce but qu'il faut envisager sans crainte; nous pouvons pleurer sur nous-mêmes, mais plus on médite la situation, plus on se persuade qu'il faut se défendre jusqu'à la mort.

D'abord c'est une bonne spéculation, parce que le temps est notre plus sûr allié, et qu'ayant encore devant nous deux armées, celles de Mac-Mahon et celle de Bazaine, nous leur donnerons le temps d'accomplir ces marches savantes qui leur permettront de lutter efficacement contre ceux qui cherchent à les envelopper; ensuite, parce que le rouge montera peut-être au front de l'Europe, et qu'un mot de l'Angleterre, de la Russie et de l'Autriche peut arrêter quinze jours nos ennemis, et nous permettre pendant ce temps de jeter cent mille volontaires fraîchement équipés sur les derrières de Fritz.

Enfin, parce que nous sommes fortifiés d'une manière formidable, que nous sommes abrités, que la défense est relativement facile, que nous sommes bien approvisionnés, bien munis, que Paris est une ville si immense, qu'on pourra toujours la ravitailler, et que, n'eût-elle rien de tout cela, c'est encore à nous qu'il appartient peut-être, pour toutes raisons, de sauver la France.

\*\*

C'est Paris qui fait les révolutions, c'est Paris qui précipite les pouvoirs. Paris est une sublime mauvaise tête dont le cœur est excellent, et il faut qu'il prouve la générosité de ses sentiments, sa foi patriotique et son ardeur civique.

Si la marche sur Paris était réelle, et à l'heure où paraîtront ces lignes, nous saurons à quoi nous en tenir, donnons un grand spectacle au monde, rachetons en un jour nos faiblesses et nos forfanteries, nos agitations malsaines et nos inutiles violences. Que ce Paris, qui fut souvent un grand scandale pour le monde à certains jours de notre histoire politique, montre de quel dévouement il est susceptible, de quel élan magnifique il est capable, et de quelle flamme patriotique il brûle!

Le nom de *Parisien* était synonyme de railleur spirituel, de sceptique léger, qu'il soit synonyme de brave!

M. Thiers consent à être notre Moltke, notre Jomini et notre Vauban. Il a fait quelques façons, ne voulant pas tenir sa situation du Gouvernement qui siège aux Tuileries; il prétendait être appelé par l'assentiment de la Chambre à ces fonctions de membre du comité de défense; enfin, il s'est décidé et il siège à côté du général Trochu.

Quarante ans d'étude des cartes de l'Europe pour son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, une visite approfondie, minutieuse, de tous les grands champs de bataille de l'Europe, des instincts réels de stratège, la part non-seulement effective, mais directoriale et toute d'initiative qu'il a prise à la construction des fortifications de Paris, qui ont été élevées alors qu'il était président du conseil, toutes ces circonstances désignaient nettement un si petit homme pour jouer un aussi grand rôle.

Voilà M. Thiers général en chef ou à peu près. C'est ce qu'il a ambitionné toute sa vie. Nous n'aurions jamais cru que des circonstances aussi cruelles lui permettraient de réaliser ce rêve défendu.

M. de Moltke a à peu près son âge; ils sont tous deux des hommes de cabinet, tous deux ordonneront et décideront les marches guerrières sans faire la guerre, et on exécutera ce que M. Thiers aura décidé, comme « notre Fritz » exécute ce que le vieux Moltke a résolu dans son bureau stratégique.

Maintenant, après avoir été notre Moltke, que M. Thiers ne soit pas notre Talleyrand; on le voit d'un fort bon œil au quartier général du roi Guillaume; qu'il ne se presse pas d'y aller pour éviter à Paris les horreurs et la honte de l'entrée des troupes Prussiennes, dans le cas plus qu'improbable où des circonstances, que nous ne voulons même pas admettre, décideraient quelques-uns de nos hommes politiques à faire la paix sur le territoire.

Paris a fait son deuil de lui-même, c'est entendu; il est imprenable autrement que par la trahison de la colonie d'espions qui grouille dans toute notre société parisienne. Déjouons donc toutes ces traîtrises.

Je ne doute pas que M. Thiers soit d'une grande ressource; il a vraiment le génie des combinaisons stratégiques et on croit en lui. Il n'y a, pour se rendre compte de la confiance qu'il inspire en pareille matière, qu'à relire la séance dans laquelle il a déclaré qu'il acceptait le rôle de membre du comité de défense.

Si une grande pensée unique n'occupait pas tous les cerveaux, si un malheur immense ne dominait pas tous les autres malheurs, la mort du marquis de Hertford aurait pendant huit jours défrayé la chronique parisienne.

Nous vivons dans un temps où l'élément étranger a tellement absorbé l'élément purement parisien, que la connaissance exacte des personnalités de notre société est devenue très-rare, et que la chronique, même celle qu'on croit le mieux renseignée, peut errer et se tromper du tout au tout au sujet d'un homme aussi essentiellement de son domaine que l'était ce célèbre Anglais.

Le marquis de Hertford est tout à fait légendaire chez nous, avec le baron de Rothschild, le baron Sina et M. Yacouloff, tous les trois de notre cité par leurs goûts et leur résidence. Il représentait pour les Parisiens l'incarnation de la fortune.

Tout le monde connaissait plus ou moins le baron de Rothschild, qu'on rencontrait toujours à pied, ici ou là, qu'on voyait à l'Opéra, au bois, dans les

bals officiels ou dans les loges des petits théâtres. Chacun de nous a vu l'attelage hongrois de l'opulent baron Sina; et quand à M. Yacouloff, s'il était moins connu de vue, tous les membres des clubs et ceux qui sont en relation avec la Société étrangère le suivirent dans sa vie et connaissaient sa personnalité.

Lord Hertford, au contraire, est un personnage mystérieux, dont on a toujours parlé sans jamais connaître sa personne, et sans l'avoir jamais rencontré; de sorte qu'il s'est formé à son sujet une sorte de légende.

Il vivait retiré, invisible, toujours souffrant, ne recevait jamais, n'ouvrait sa porte qu'à quelques amis intimes, et, d'une indifférence absolue à tout ce qui était le mouvement et la vie, n'aurait même point écarté le rideau de sa fenêtre pour voir une révolution passer dans la rue.

Peu à peu, dans ce mystère, dans cette retraite, la légende s'est faite; on a prétendu que cet Anglais, l'un des premiers de sa nation par le rang et par la fortune, n'avait jamais passé le détroit, et ne connaissait même pas, depuis l'âge d'homme, ses merveilleuses collections et ses châteaux splendides; enfin il était devenu le collectionneur type, le mystérieux enchérisseur de toutes les grandes ventes, l'opulent fantaisiste qui endossait toutes les froides excentricités qui révélaient une fortune immense et des désirs d'homme blasé.

On a raconté à son égard les choses les plus incroyables, les mêmes, du reste, qui circulent à l'égard de tout individu doué d'une fortune colossale, celle qu'on a dit en Espagne du duc d'Ossuna, et qu'on répète en Hongrie du baron Sina. On prétendait que tous ses châteaux, à toute heure, en tous lieux, aux environs de Londres, en Écosse, en Irlande, étaient toujours prêts à le recevoir comme s'il devait y venir dîner le soir même, sans que jamais aucun d'eux l'eût jamais pu recevoir.

La réalité est déjà bien assez fantastique sans que la légende l'exagère.

\*\*

Le nom patronymique de sa famille est Seymour, le titre est marquis de Hertford. Lui était Richard Seymour Couway, chevalier de la Jarretière, marquis de Hertford, pair d'Angleterre, comte de Yarmouth, vicomte de Beauchamp, baron de Rangle. Le fils aîné de la famille prenait le titre de lord Yarmouth; le second, celui de lord Seymour; c'est ce fameux lord Seymour, héros des carnivals parisiens dont la parenté était couverte d'un nuage, et assez contestée par le chef de la famille lui-même, pour qu'il l'ait déshérité autant que le lui permettait la loi anglaise, ne lui laissant de sa prodigieuse fortune qu'un schelling symbolique pour tout legs.

Je ne sais point au juste quel était l'âge de lord Hertford, mais il devait avoir soixante-cinq ans. C'était un homme d'une douceur parfaite, d'une bonté exquise qu'il dissimulait sous un scepticisme d'emprunt. Depuis qu'il jouissait de cette fortune inouïe, il avait été tellement trompé, exploité par tous, il recevait tant de demandes d'emprunt, on l'avait lancé dans tant de spéculations désastreuses qu'il s'était fait une cuirasse de scepticisme et se défiait de lui-même.

D'une politesse accomplie, d'un raffinement rare, ses goûts personnels l'éloignaient cependant de la société, et il a vécu toute sa vie dans un milieu inférieur, il y apportait, même avec ses intimes une manière d'être dissimulée, peu conforme avec le *cant* anglais, et il affichait une sorte de cynisme que les deux ou trois amis intimes qu'il a conservés jusqu'à sa mort, regardaient comme un masque d'emprunt.

Sa bonté réelle prenait des formes rares, il voulait que tous ceux qui l'approchaient fussent heureux; elle s'étendait jusqu'à ses animaux de prédilection. Il avait fait disposer dans sa propriété de Bagatelle, des petits parcs pour ses vieux chevaux, pour ses vieux chiens; on les entourait des soins les plus minutieux, et il leur rendait visite dans les rares moments de bien-être que lui laissait une douloureuse maladie.

Depuis bien des années on le représentait comme devant mourir le lendemain, dans une des crises

cruelles auxquelles il était en proie, et depuis trois mois il ne recevait plus même ses rares intimes. Il avait laissé croître sa barbe, ne portait plus cette perruque plaquée sur les tempes sous laquelle il nous apparaissait à l'époque où on l'entrevoit encore de temps à autre, et comme il avait une sorte de pudeur de se laisser voir en cet état, vivait de la vie d'un reclus. Il a succombé à une attaque de la pierre qui a fait du dernier mois de sa vie un véritable martyre.

\*\*

Ce qu'il y a de particulier dans cette personnalité de lord Hertford, c'est que cet anglais *in partibus* était resté le type complet du gentilhomme de son pays; toute sa maison était anglaise, ses goûts, ses habitudes, la tenue de ses gens, et dans l'atmosphère de Paris, il n'avait rien perdu des tendances de sa race.

C'était un causeur célèbre, très-spirituel, très-lettré, helléniste distingué, homme d'un goût sûr, mais dont le goût s'était porté sur un siècle, et dans ce siècle sur une période.

Ses collections sont uniques au monde, il ne marcherait jamais avec ses désirs, et on l'a vu offrir un million de quelques vases de Sèvres dont son père s'était défait au profit d'un marchand anglais.

Il tenait pour l'époque de la fin de Louis XV et pour les travaux du style Louis XVI, repoussait les belles faïences d'Urbino, de Faenza ou de Castell-Durante au profit des pâtes tendres, des bonheurs du jour, des cuivres ciselés, des services de Saxe. En peinture, il se jetait avec fureur sur ce qu'on appelle les petits maîtres, les Watteau, les Fragonard, les Lancret, les Pajou, les Toqué, les Chardin, les Saint-Aubin. Sa collection de meubles Louis XVI est unique au monde, c'est lui qui a voulu avoir (et c'est sa dernière enchère) le délicieux « bonheur du jour » à médaillons de pâte tendre qui figura à la vente des Téniers des Moncade dispersés par les Medina-Sidonia. Il ne voulait que des objets absolument intacts, la moindre épaufrure lui faisait rompre un marché.

La plupart des grands collectionneurs mettent leur joie à éprouver la fièvre de l'enchère, c'est la poésie du jeu qui les charme; lui, ne paraissait jamais aux ventes. C'est M. Richard qui, généralement, achetait pour lui. La chronique aurait beaucoup de choses curieuses à raconter sur cet ami du marquis Hertford, mais c'est absolument de la vie privée, et nous estimons qu'elle n'a pas le droit de parler.

Lorsqu'une pièce rare devait passer dans une vente, les experts, avant de l'exposer aux commissaires-priseurs, la portaient à Bagatelle, où résidait souvent lord Hertford, et prenaient ses commissions. Au milieu de ses souffrances, il avait un éclair de satisfaction, et la seule joie qui lui restait, la seule petite émotion, qu'il pût éprouver était celle qu'il ressentait lorsqu'on lui disait les péripéties d'une lutte où l'empereur, la reine d'Angleterre, le roi des Belges, le roi de Hollande ou les d'Orléans avaient lutté contre les enchères de son fondé de pouvoirs.

\*\*

On a prétendu qu'il achetait de prédilection les maisons qui faisaient les coins du boulevard; le fait est qu'il était depuis longues années le propriétaire de l'ancien café anglais où sont aujourd'hui les Onyx. Il avait en outre son appartement à l'autre coin de la rue Lafitte, au premier, au-dessus de Laurent-Richard, et c'est avec les cinq millions qu'il avait placés à fonds perdu qu'on avait acheté la propriété qui faisait le coin de la rue de la Michodière, où est aujourd'hui le cercle des chemins de fer.

Il n'occupait d'abord qu'à titre de locataire ce féérique appartement du coin de la rue Lafitte, devenu un musée sans rival, et, un soir qu'il reposait dans sa chambre à coucher, son valet de chambre vint lui dire que la maison était à vendre, une personne se présentait pour la visiter et se rendre compte de la propriété. Il refusa de laisser entrer et fit répondre: « Qu'on me laisse dormir, j'achète

la maison au prix fixé par le propriétaire. » C'est alors qu'il commença à former là cette étonnante collection, conséquente depuis le premier objet jusqu'au dernier, où le rare le disputait à l'exquis, où les espagnolettes de la fenêtre, les serrures de la porte, les meubles et les tentures étaient uniques au monde.

Cet appartement, dans lequel le marquis n'habitait plus, depuis longtemps déjà, est bondé de chefs-d'œuvre. C'est plutôt un musée qu'un appartement.

Un jour pendant qu'il prenait son thé, installé devant une petite table dans son cabinet, on lui présentait un Fragonard admirable qu'on prétendait le plus beau de tous ceux dus au pinceau du maître, il mit la main sous la table et en sortit une toile du maître qui était supérieure à celle qu'on lui offrait et qui n'était même pas accrochée au mur. On ne saurait point estimer à quelle somme s'élevaient les merveilles contenues dans ce seul appartement, mais si on se rend compte qu'un seul des nombreux services de Sèvres qu'il avait là a été payé trois cent mille francs et qu'il y a plus de huit mille pièces sans compter les tableaux hors de prix, on peut compter par millions le chiffre de la valeur de cette seule collection.

\*\*

La fortune elle-même est connue exactement, elle s'élevait à un peu plus de six millions de rente.

Tout d'abord il est étrange qu'un homme qui pouvait jouir à Londres ou dans les nombreux comtés où il avait ses terres, de la situation supérieure que le rang et la fortune donnent en Angleterre aux chefs de l'aristocratie se soit résolu à vivre presque ignoré dans un appartement du boulevard ou à Bagatelle, renonçant à la vie publique, à son siège à la chambre des lords.

Le marquis n'avait pas d'enfants légitimes, l'héritier de son titre est son cousin germain le lieutenant général Seymour. C'est lui qui a adressé les lettres de faire part et conduit le deuil. Au lendemain même, après avoir rempli ce devoir, il a repris la route de Londres.

Le testament n'est pas encore connu; on prétend cependant qu'il laisse ses collections à M. Richard Wallace qui vivait auprès de lui. Les intimes du marquis racontent que chaque fois que lord Brougham, un des plus grands légistes d'Angleterre, venait à Paris, il s'enfermait avec lord Hertford et celui-ci se faisait expliquer la loi qui régissait la faculté de tester des Anglais habitant la France. Une fois, au sortir d'un de ces entretiens il se plaignit du peu de clarté de ces renseignements donnés par l'homme le plus compétent d'Angleterre, et regrettait l'incertitude dans laquelle il restait au sujet de la forme à donner à son testament pour qu'il fût absolument inattaquable.

La seule propriété de Bagatelle, estimée à 50 francs le mètre, ce qui est le taux légal de la terre au Bois-de-Boulogne, vaut quatorze millions, sans compter la construction et les admirables collections qui représentent à peu près la même somme.

Cette propriété n'était pas comme on l'a dit un fidei-commis. Les uns veulent qu'il l'ait léguée au Prince Impérial les autres au comte de Chambord; la vérité est que cette terre était à Charles X, c'est là où mourut le comte d'Artois, et seulement dans le cas d'une restauration le marquis l'aurait rendue au comte de Chambord.

Un jour deux délégués d'une grande société anglaise se présentèrent chez lui pour lui offrir soixante-quinze millions d'une terre immense qu'il possédait en Irlande et qu'on voulait morceler. Il refusa et le soir même dit à un de ses amis qu'après tout c'était une faute car cet argent-là ne rapportait point.

Ses terres étaient nombreuses: il avait Bagley dans le comté de Warwick, Sud Bourn Hall à Suffolk, Liburn dans le comté d'Airim, et Hertford House, à Londres, à Manchester Square.

Jamais aucun des intendants de ces résidences ne l'avait vu depuis vingt ans.

On ne peut pas dire que lord Hertford ait été avare, un homme qui paye un million cinq potiches, serait plutôt un prodigue; mais il se frottait les mains quand il trouvait à placer des millions à

un pour cent de plus que le taux légal, et, riche comme il l'était, il est mort ayant placé récemment cinq millions à fonds perdu; il répétait souvent, avec la satisfaction d'un joueur: « Si je vis huit ans, les cinq millions me reviennent. » C'était une sorte de jeu qui galvanisait ce grand blasé de la fortune.

Je suis presque tenté de faire des excuses pour m'être étendu sur la personnalité du marquis de Hertford dans des temps aussi troublés, mais il faut que la chronique ne perde point ses droits, que chacun, de la plume ou du fusil, fasse son devoir avec sang-froid, comme si l'ennemi n'était point à nos portes.

Aujourd'hui encore nous sommes un écrivain parisien, demain nous serons un soldat aux remparts.

Nous avons sous les yeux, en traçant ces lignes l'immense panorama de Paris, depuis les hauteurs de Meudon jusqu'aux coteaux de Sanno.

C'est splendide et c'est immense! La Seine coule à nos pieds, au bas d'un grand coteau de vignes, les pelouses énormes du bois de Boulogne et les îles de Neuilly forment les premiers plans du tableau, puis s'étend la ville incomparable, avec ses dômes, ses arcs, ses coupes.

C'est le même aspect, la même fête de la nature, les mêmes effets charmants ou grandioses qu'hier. Les îles ombreuses se reflètent dans la Seine, le fleuve serpente, prend le chemin des écoliers, et tout d'un coup, au loin, miroite sous un rayon comme une plaque d'acier. Les routes blanches font des taches dans les prairies vertes, rien n'annonce dans ce concert de couleurs et d'effets notre douleur à tous, et nos angoisses profondes.

Sur cette pelouse de Longchamps, où se pressaient naguère ces milliers de voitures, cette foule joyeuse, ce peuple en fête, tout ce monde élégant des courses et des réunions mondaines, s'est dressé tout d'un coup un petit camp, le clairon résonne, le tambour bat, les détonations se succèdent, les volontaires, qui demain affronteront l'ennemi, s'exercent au métier des armes; bientôt ces francs-tireurs se gliseront derrière les buissons, dans quelque plaine de la Champagne et feront une guerre à mort à ces audacieux uhlands, ces coureurs ennemis devenus la terreur des villes ouvertes et des villages vides de leurs défenseurs.

Un autre signe qui nous révélerait sinon la guerre au moins une situation nouvelle, ce sont les troupeaux immenses qui paissent ces pelouses, dont nos édiles étaient si jaloux; ils sont par milliers, allant du bois à la plaine, donnant la vie à ce paysage incomparable; cela fait penser aux grands parcs anglais et aux plaines de la verte Érin.

Cependant la nuit vient, le feu des bivouacs s'allume, les grands troupeaux rentrent sous bois, le petit campement, enveloppé dans la nuit, ne se signale plus que par les foyers devant lesquels les sentinelles passent et repassent, et la grande ville, perdue dans les ténèbres, n'offre plus aux regards que sa grande silhouette sombre, tachée de mille points lumineux qui éclairent d'un reflet les derniers horizons du ciel.

Rien ne trahit l'émotion profonde; la nature ne palpète pas, les grands nuages roulent. C'est une mer de ténèbres où les lumières du soir semblent des fanaux de vaisseaux à l'ancre dans un port.

Si on était assez supérieur à l'humanité pour se désintéresser de toute chose, on oublierait peut-être, mais celui-là n'est pas un homme qui n'a pas de larmes dans les yeux et de rage dans le cœur, il faut souffrir, il faut pleurer; il faut sentir son cœur se gonfler à l'annonce d'un revers, et tout son être tressaillir à la nouvelle d'une victoire. Il faut ressentir la publique injure comme une insulte particulière, et se jurer de tenir haut et ferme le drapeau de son pays.

CHARLES YRIARTE.



Camp français entre Rethel et Burgay.



Cantine du 58<sup>e</sup> de ligne, au camp de Burgay.



LA GUERRE. — Camp de Vouziers. — (Croquis de notre correspondant.)

Il était chef d'escadron...

Le général Legrand



Le comte Robert de Vogüé. — (Phot. Geiser, à Alger.)

**Le général Legrand**

Le général Legrand est un des plus brillants cavaliers de l'armée. Il est tombé sous Metz, à la bataille de Borny, chargeant l'ennemi à la tête de sa division, le sabre à la main.

Il avait fait ses premières armes en Afrique, où il était arrivé comme engagé volontaire, et où il parvenait bientôt au grade de capitaine dans le 3<sup>e</sup> régiment de spahis, à Constantine. Des spahis, Legrand passa aux chasseurs d'Afrique, dans ce corps où la bravoure et l'intrepidité forment le premier article du règlement.

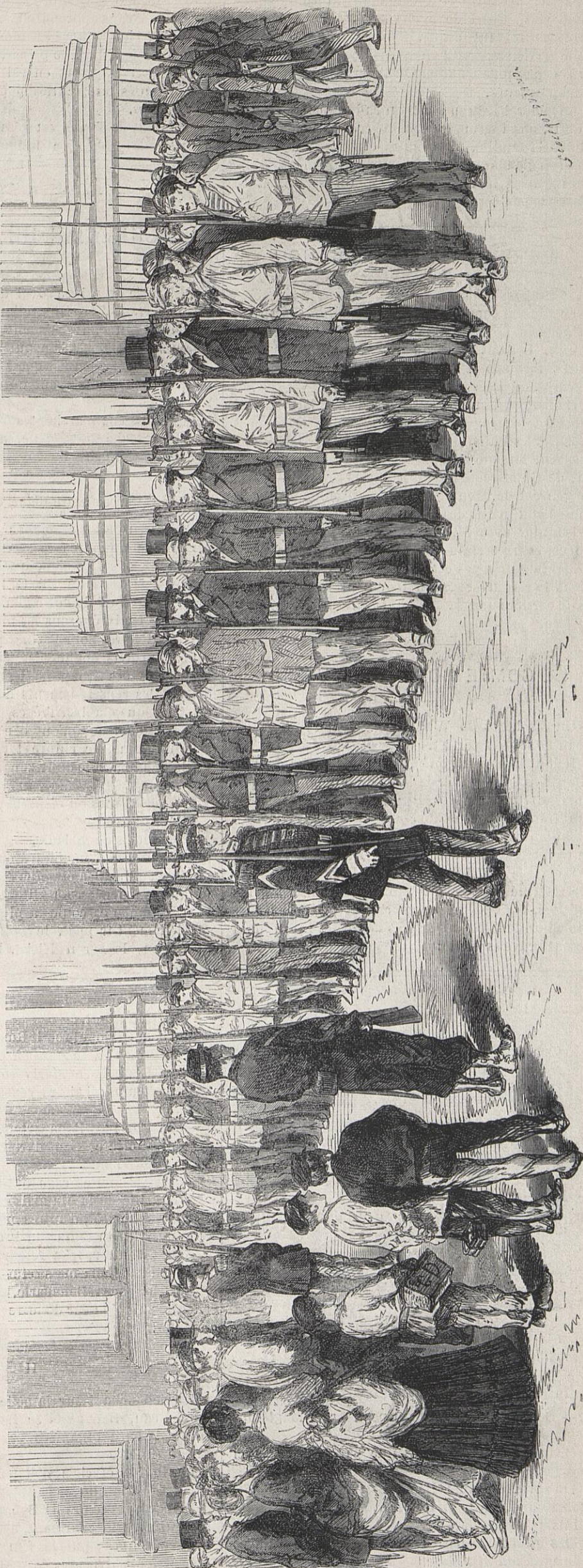


Le général Legrand. — (Phot. Disdéri.)

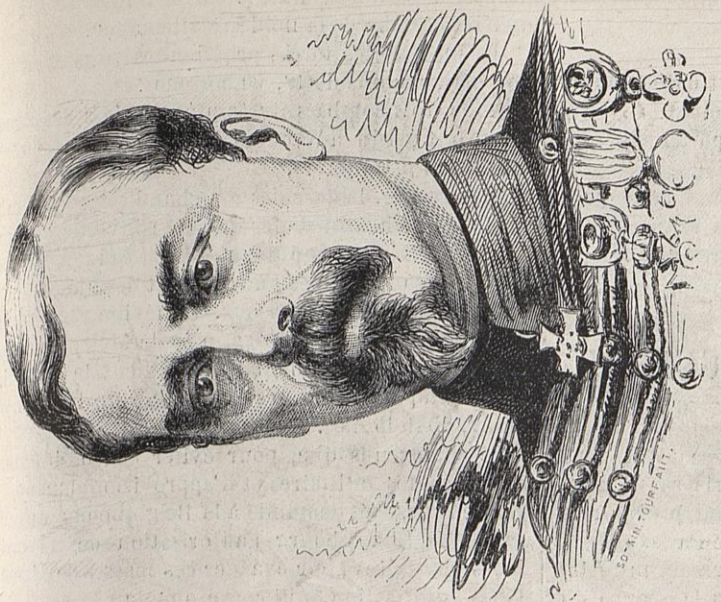
Il était chef d'escadron au 2<sup>e</sup> régiment, à Oran, lorsqu'il fut appelé à commander en second les guides, avec le titre de lieutenant-colonel.

Avant sa promotion au grade de général de brigade (1860), il avait encore commandé le 5<sup>e</sup> cuirassiers. Les loisirs de la vie de garnison lui allaient peu. Il sollicita son retour en Afrique où il exerça pendant plusieurs années le commandement de la subdivision d'Oran. Général de division en 1868, il était à la tête de la 11<sup>e</sup> division territoriale, à Perpignan, lorsque la guerre éclata sur le Rhin.

L'éclat des trompettes



PARIS. — Les gardes nationales volontaires faisant l'exercice sur la place Napoléon III. — (Dessin de M. Godefroy Durand.)



Le général de Montaigne. — (Phot. Prevôt.)

tes le fit tressaillir et il demanda un commandement actif. Celui de la division de cavalerie du 4<sup>e</sup> corps lui fut confié. C'est à la tête de cette belle division, qu'il chargeait lorsqu'il est tombé sur le champ de bataille. On l'a cru mort pendant quelques jours.

Le général Legrand est un rude officier de cavalerie, aussi ferme sur son cheval que sur la discipline. Sa famille, il a onze enfants, est menée aussi réglementairement que son régiment. Mais il est aussi bon père que vaillant soldat, et ce n'est pas peu dire.

### LE GÉNÉRAL DE MONTAIGU

Le général comte de Montaigu commandait sous le général Legrand à la bataille du 16, livrée à Borny. Il avait sous ses ordres les 2<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> hussards, formant la 2<sup>e</sup> brigade de la cavalerie du 4<sup>e</sup> corps.

Il chargea à la tête de ses escadrons, fut blessé et tomba de cheval au milieu de la mêlée. On le crut mort, et les bulletins officiels l'avaient porté comme disparu, lorsque heureusement une lettre du général de Gondrecourt nous a appris ces jours-ci que le général de Montaigu, blessé légèrement, était tombé aux mains des Prussiens, qui l'avaient fait prisonnier avec M. Ménier, son officier d'ordonnance, et un certain nombre de ses soldats.

Montaigu n'a pas dit son dernier mot à l'histoire. Nous le retrouverons un jour continuant la brillante carrière que sa brillante bravoure a déjà illustrée.

### LE COMTE ROBERT DE VOGUÉ

Un des héros de Wissembourg, mort digne du beau nom qu'il portait.

Il était lieutenant en premier au 11<sup>e</sup> régiment de chasseurs et chevalier de la Légion d'honneur depuis le 17 janvier 1863. Par une triste coïncidence, son frère, le comte Melchior de Vogué, chef des ambulances de la Société des secours aux blessés, se trouvait sur le champ de bataille après l'action.

Le prince Frédéric-Charles de Prusse, qui avait été informé que le comte Robert, reconnu par ses officiers, était parmi les morts, fit prier le comte Melchior de se rendre auprès de lui, et lui dit d'un accent grave et triste :

— Monsieur le comte, j'ai une bien douloureuse nouvelle à vous apprendre !

— Mon pauvre frère est mort !

— Il est là, ajouta le prince, il s'est battu comme un lion, il est mort en vaillant soldat. Je vous donne toutes les facilités pour emporter ses glorieux restes.

A Robert de Vogué est réservée une belle page dans le martyrologe patriotique de la France.

LÉO DE BERNARD.

## LE BULLETIN DE LA GUERRE

« L'armée du prince royal de Prusse avait paru s'arrêter avant-hier. Hier, elle a repris sa marche. Le devoir du gouvernement est d'en prévenir la Chambre, le pays et la population de Paris. »

Telles sont les paroles que M. Chevreau, ministre de l'intérieur, a fait entendre dans la séance du 26 août.

Les Prussiens marchent sur Paris.

Cette marche était prévue, car il y a quinze jours, dans notre numéro du 20 août, je terminais mon bulletin de la guerre par cette phrase : « Et maintenant, que les Prussiens viennent à Paris ! La France les y attend. »

Oui, nous les y attendons dans le calme de la confiance et de notre force.

Nous savons très-bien, quoi qu'en disent les dépêches à *te deum* du roi Guillaume et malgré le mutisme calculé de notre gouvernement, que toutes les batailles livrées sous les murs de Metz n'ont pas été des victoires pour l'armée prussienne.

Les journaux hollandais, peu disposés à exagérer les pertes des troupes allemandes, fournissent, d'après les renseignements donnés par le bureau de statistique établi à Trèves, des détails précis sur les pertes énormes qu'ont éprouvées les armées du roi Guillaume. Le chiffre total jusqu'au 17 août, veille de la bataille de Rezonville, s'élève à 150,300 hommes.

Soit 79,483 tués ou disparus ;

67,617 blessés ;

3,100 morts de maladie.

Les feuilles allemandes ajoutent de leur côté que la journée du 18 a été plus désastreuse que toutes les autres journées. Là, disent-elles, le sang coulait comme tombe et coule la pluie. Là sont tombés, mortellement frappés, le comte Westarp, le comte Wesdalen, le baron Kleist, Henri VII prince de

Reuss, le baron Grimm, le baron Witzleben. C'était une hécatombe de la noblesse allemande.

Ce jour-là, les forces prussiennes réunies n'ont pas perdu moins de 18,000 hommes.

Dans trois combats livrés près de Metz, les Prussiens ont perdu au moins 15,000 morts et 50,000 blessés ou prisonniers.

A Mayence, la gare des marchandises et les magasins du chemin de fer ont été convertis en ambulance. Douze des plus grands bateaux à vapeur du Rhin sont occupés au transport des blessés dans les villes du Rhin inférieur. Lunéville regorge de blessés prussiens. A Gorze, près de Metz, les cadavres prussiens comblent littéralement la Moselle. Vingt-cinq mille blessés étaient encore là sans secours, abandonnés.

Je comprends que, pour éviter l'encombrement de ses routes militaires et d'approvisionnement, le roi de Prusse ait demandé à la Belgique et au grand duché de Luxembourg l'autorisation de traverser leurs territoires pour évacuer ces masses de blessés. Cette autorisation, qui compromettrait la neutralité des deux pays, n'a pu lui être accordée. Les ambulances prussiennes seront forcées de passer par l'Alsace et le Palatinat. Nous verrons bien si les Prussiens, qui font si souvent appel aux sentiments d'humanité chez les autres, sauront faire taire un moment leurs appétits ambitieux pour acheminer plus rapidement chez eux leur lugubre bagage de blessés.

Le roi Guillaume a dit : « Je sais bien que la guerre avec la France me coûtera 200,000 hommes, mais l'Alsace et la Lorraine sont d'assez belles provinces qui valent bien ce sacrifice. »

A l'heure qu'il est, les 200,000 hommes sont à bas. Nous avons fait bonne mesure. Guillaume occupe bien l'Alsace et la Lorraine, mais il ne les tient pas encore. Pour en être le seigneur et maître il faut d'abord prendre Strasbourg et Metz ; il faut ensuite entrer dans Paris, enfin écraser la France.

Le premier acte du drame n'est pas encore joué, et le dénouement annoncé par le roi de Prusse dépasse en horreurs sanglantes ce que son génie lui avait fait prévoir.

Quand la toile tombera nous verrons de combien de mille hommes encore seront dépassées ses patriotiques et généreuses prévisions.

Ce qui doit encore nous édifier sur la véracité des télégrammes victorieux adressés à la reine Augusta, c'est la disgrâce récente du général Steinmetz, qui s'est fait battre et archibattre par Bazaine et dont le roi n'est définitivement pas content.



## CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

(Suite)

Pour le coup, le Premier Consul fit un pas en arrière.

— Dans ce cas, dit-il, je ne peux tarder longtemps à vous connaître.

Chanvallon ne répondit que par son perpétuel sourire.

On avançait vers Bonaparte; c'étaient Duroc, Bourrienne, Isabey, Rœderer, auxquels s'étaient joints quelques serviteurs.

Dès qu'il fut à portée de voix, Rœderer dit avec une agitation visible :

— Il ne vous est rien arrivé, général ?

— Rien du tout.

— Dieu soit loué ! reprit Rœderer ; en vérité, général, vous devriez renoncer à ces promenades solitaires... Les bois de Marly sont mal hantés depuis quelque temps ; j'ai des renseignements, des indices....

— Poltron ! dit Bonaparte.

— M. Rœderer vient d'exprimer le vœu de tous, ajouta Bourrienne.

— Mettez-moi en cage tout de suite !

A la grille de la Malmaison, devant laquelle on se trouva bientôt, d'autres personnes étaient réunies, averties du retour du Premier Consul.

Avant d'entrer, il se retourna pour chercher des yeux Chanvallon ; mais celui-ci avait disparu.

— Bah ! pensa Bonaparte, si c'est un invité en effet, je suis bien sûr de le revoir... Singulier jeune homme !

### II

En débouchant sur la belle pelouse qui fait face au château, Bonaparte se heurta à une partie de colin-maillard organisée par la folâtre Hortense, sa belle-fille.

Les invités officiels n'étaient pas encore arrivés ; il n'y avait là que les familiers, les intimes.

D'abord, les sœurs de Bonaparte, Elise, Caroline et Pauline, trio charmant, à qui l'avenir réservait trois couronnes ; puis les femmes de ses principaux officiers, M<sup>me</sup> Lannes, M<sup>me</sup> Marmont, M<sup>me</sup> Duroc,

M<sup>me</sup> Mortier, M<sup>me</sup> Davoust, toutes plus radieuses et plus enjouées les unes que les autres, — pas encore duchesses.

Parmi les hommes on remarquait Lucien Bonaparte, dont l'esprit était du meilleur aloi ; Louis, plus grave, mélancolique même ; Jérôme, la pétulance, la folie incarnées ; Eugène de Beauharnais, une figure sympathique.

La partie de colin-maillard était commencée depuis un quart d'heure environ.

C'était à Jérôme qu'était échu le bandeau sur les yeux.

Les bras étendus en avant, les pas indécis, l'oreille au guet, il allait, reculait ou se précipitait au milieu des éclats de rire.

Les uns le tiraient par l'habit en se sauvant ; d'autres venaient tranquillement lui frapper sur l'épaule ; tout le monde lui criait : Casse-cou !

La présence soudaine du Premier Consul n'interrompit pas ces ébats ; lui-même, il fit signe de continuer.

Mais, au moment où il s'y attendait le moins, Hortense le poussa malicieusement vers Jérôme.

Celui-ci saisit vivement la lévite qu'il rencontrait sous sa main, en s'écriant :

— Un prisonnier !

Ce fut une explosion d'hilarité.

Bonaparte fit de vains efforts pour se dégager.

— J'en tiens un ! répétait Jérôme.

Et il tenait bien.

— Lâchez-moi donc, Gerolamo ! dit à la fin le Premier Consul.

Est-ce pour le même motif, qu'on bouderait le prince Frédéric-Charles, qui n'a pas été plus heureux, et qu'on le laisserait aux prises avec Bazaine et Mac-Mahon, alors qu'on prépare au prince royal son entrée triomphale à Paris ?

Nous la lui préparons aussi, nous autres Parisiens.

Sûrs que Bazaine est dans une position inexpugnable, que Mac-Mahon a sous la main une armée vierge encore, que Phalsbourg, Strasbourg, Toul, Verdun, Metz tiennent ferme contre l'ennemi, nous nous ceignons les reins, nous nous préparons au combat.

*Souscriptions à l'emprunt national.* — Et d'abord, nous nous sommes assurés du nerf de la guerre, de l'argent.

Pendant que M. de Bismark demande à l'Allemagne tout entière quatre cents pauvres millions pour faire la guerre, et ne peut en obtenir plus de deux cent cinquante, et encore, moyennant un intérêt de plus de 5 3/4, et malgré ses bulletins de victoires continues, notre ministre des finances, M. Magne, ouvre ses guichets à 9 heures du matin, et, le soir, à 5 heures, il a réuni 750 millions, trois fois ce que la confédération allemande a mis un mois à rassembler.

Ah ! je comprends que le roi Guillaume et son ministre tiennent à conquérir la France. Ce serait là une belle proie. Et quelle rançon, le Tartufe couronné et son impudent acolyte nous imposeraient ! Ces Prussiens n'ont pas dû voir sans dépit notre emprunt couvert et au delà dans l'espace d'une demi-journée. Leurs espions, qu'ils fourrent partout leur ont sans doute raconté la vaillance patriotique avec laquelle les petits capitalistes français ont enlevé cet emprunt. C'était une véritable bataille livrée par les gros sous et dans laquelle les Prussiens ont été battus là aussi à plate couture.

Les souscripteurs marchaient en colonnes serrées sous la colonnade de la rue de Rivoli, se massaient aux portes du ministère, prenaient d'assaut les guichets. La fin de la souscription a fait feu jusqu'à cinq heures et la réserve n'a pu donner, malgré son impatience. Il n'y en a pas eu pour les derniers qui demandaient une nouvelle bataille.

La victoire de l'emprunt que la France a remportée le 23 août, est d'autant plus grande, qu'elle ne laisse à la Prusse aucune chance de revanche.

Voilà donc cette misérable France qui, au dire des Prussiens, n'a plus que le souffle, dont la capitale va être prise par les uhlands au jour prédit,

voilà cette France dont ils parlent d'effacer le nom qui jette près d'un milliard dans les caisses de ses armées.

Ce pays, qu'ils disaient anéanti sous la corruption, forme deux nouvelles armées de 200,000 hommes chacune, moitié troupes proprement dites, moitié gardes mobiles. Toutes les deux seront prêtes à entrer en campagne du 10 au 12 septembre.

En octobre, la classe de 1869, appelée le 8 août, sera en ligne pour former la réserve.

*Le siège de Strasbourg.* — Si Paris avait besoin d'être encouragé dans une résistance énergique, il n'aurait qu'à regarder Strasbourg, cette vaillante cité, qui brave le vandalisme prussien et badois. Ces fils de Huns se gardent bien de faire brèche dans la citadelle. Il faudrait livrer un assaut. Ils préfèrent, après avoir brûlé les faubourgs, incendier le centre de la ville. A l'heure qu'il est, sous une grêle de boulets rouges et de bombes à pétrole, ils ont endommagé la cathédrale, réduit en cendres le gymnase protestant transformé en ambulance, l'église du Temple-Neuf et la précieuse bibliothèque, dont on n'a pu sauver un volume. Les exemplaires uniques manuscrits et imprimés ont été jusqu'au dernier la proie des flammes. Et voilà les exploits de ces brutes insensées qui parlent de venir porter chez nous la civilisation, et qui, au lieu de prendre une ville, se font une gloire de ruiner de fond en comble une église, une bibliothèque, un hôpital !

Ah ! ils espèrent ainsi réduire, moins dangereusement pour eux la capitale de l'Alsace et son vaillant gouverneur, le général Ulrich. Une sortie de gardes nationaux, soutenue par quelques troupes de la garnison, les a déjà mis une fois en déroute. Que ces Attila tranche-montagnes y prennent garde. L'heure de l'expiation s'avance et le moment de la revanche approche. Nous leur apprendrons à ne pas respecter les lois de la guerre.

Paris est édifié sur leur compte. Il saura de quelle manière les recevoir s'ils approchent de ses murailles.

*Défense de Paris.* — *Les camps de Saint-Maur et de Longchamps.* — Paris, que les Prussiens ont la folie de venir assiéger, ou peut-être qu'ils feignent de vouloir attaquer, Paris possède 80,000 hommes de troupes et 40,000 gardes mobiles, plus 100,000 gardes nationaux déjà armés, qui pourront être 200,000 de-

main et après-demain 300,000. Dans ses forts sont casernés 8 à 9,000 marins chargés du service des pièces. Ce sont ces matelots canonnières qui s'illustrèrent sous les murs de Sébastopol et que le maréchal Pélissier, enthousiasmé par la précision de leur tir, avait appelé *les rois de l'artillerie*.

Les dix-huit bataillons de la garde mobile parisienne, qu'on a fait revenir du camp de Châlons, sont installés au camp de Saint-Maur, à deux pas du fort de Vincennes. Ils vivent là militairement. Pas un appel, pas un exercice, pas une garde qui ne soient faits le sac au dos. On se lève à quatre heures, on se couche à neuf. On s'occupe beaucoup du tir.

Ces mobiles parisiens, qui lisent le récit des faits d'armes de nos mobiles des départements, brûlent de faire leurs preuves, de donner à leur drapeau le baptême du feu, et de faire à leurs bataillons une gloire qui rivalisera d'éclat avec celle de leurs frères de l'armée. Ils sont prêts.

Le général Trochu, gouverneur de Paris, ce général qui, pour mener le peuple le plus impressionnable du monde, fait plus volontiers appel aux nobles sentiments qu'aux menaces de la force et qui réussit bien mieux, Trochu a passé en revue, le 24 août, la garde mobile.

Dès trois heures, les dix-huit bataillons formant un effectif de 22,000 hommes se rangeaient en ligne de bataille sur le champ de manœuvres, compris entre le camp de l'artillerie et le camp des mobiles, en arrière du fort de Vincennes. Les mobiles, au teint déjà hâlé par la vie des camps, avaient, pris en masse, la tenue martiale de vieux troupiers.

A quatre heures, le général Trochu à cheval, accompagné du général Berthaud et des deux états-majors, arrivait. Il fut salué par les cris enthousiastes des mobiles et de la foule de dix mille curieux qui assistaient à cette revue.

Le général acclamé, après avoir passé devant chaque bataillon, parcourt au petit trot de son cheval les deux fronts de bandière, de deux rangs de profondeur chacune, que les mobiles venaient de former avec une précision remarquable. Il prend ensuite position en arrière et, les bataillons reformés, le général Berthaud et son état-major en tête, défilent devant lui. Le défilé dure une heure et demie et n'est terminé qu'à six heures.

Après la revue, le général Trochu adressait aux gardes mobiles de Paris une proclamation qui commençait par ces mots : « J'étais impatient de vous voir. Je vous ai vus et je suis content. » Elle se terminait par un appel concis, mais significatif : « Préparez-vous !... »

— Mon frère ! s'écria le jeune Corse qui avait détaché son bandeau.

Bien qu'il ne dédaignât pas de se mêler assez souvent à ces jeux, (il avait une préférence marquée pour les barres) Bonaparte refusa, ce jour-là, de prendre la place de son frère et d'accepter le mouchoir qu'il lui tendait.

Il passa chez Joséphine.

Les appartements de M<sup>me</sup> Bonaparte, séparés de ceux de son mari, étaient situés au premier étage du château. Sa chambre à coucher existe encore aujourd'hui telle qu'elle était alors. C'est une pièce en rotonde, au plafond bleu de ciel, et tendue de velours pourpre broché d'or. La lettre J est partout répétée, dans des médaillons, au dos des fauteuils, au fond des tête-à-tête en forme de lyre. Le lit, ombragé de rideaux de soie pleurant d'un riche baldaquin, représente une nef, avec un cygne d'or sculpté à la proue, ailes reployées ; — c'est une merveille de légèreté et de grandeur.

Joséphine se concertait, pour sa toilette du soir, avec une de ses femmes de chambre, qu'elle congédia à l'approche de Bonaparte.

Elle se leva, avec sa grâce nonchalante, et lui porta son front à baiser.

— Je suis aise de te voir, mon ami, j'ai mille choses à te dire.

— Oh ! oh ! si tu crois que j'ai le temps de les entendre ! répliqua Bonaparte.

— Le temps ! toujours le temps ! dit Joséphine d'un ton boudeur ; tu ne m'as jamais aimée qu'en courant.

Bonaparte ne put s'empêcher de sourire, et, s'asseyant auprès d'elle :

— Parle, lui dit-il, je t'accorde quinze minutes.

— Quelle générosité !... D'abord je veux ton opinion sur cette paire de bracelets avec leurs cadenas en brillants.

— Magnifiques !

— Ils m'iront à ravir, s'écria-t-elle.

— Je n'en doute pas, mais...

— Mais quoi ? interrogea Joséphine.

— Tu vas dire que je gronde toujours... Ces bracelets doivent coûter fort cher.

— Moins que tu ne crois, répondit-elle avec un peu d'hésitation ; douze mille francs.

— Non, dit Bonaparte, quinze mille.

— Qui t'a instruit ?...

— Voici la facture, reprit-il en tirant un papier de sa poche.

— Oh ! c'est mal de me tendre de tels pièges ! murmura-t-elle, toute confuse.

Puis, son caractère aimable reprenant le dessus :

— Eh bien ! dit-elle, je suis sûre que je les aurais obtenus à douze mille francs, en marchandant.

— Voyez-vous la belle marchandeuse ! s'écria Bonaparte, raillant.

— Je suis plus femme de ménage que tu ne sembles le croire.

— Est-ce tout ce que tu as à me dire ?

— Attends donc... reprit Joséphine ; tu te rappelles sans doute que tu m'as permis d'inviter aujourd'hui et de te présenter une de mes amies, la marquise d'Ermel ?

— La marquise d'Ermel ? quelle sorte d'amie est-ce là ? demanda Bonaparte dont les traits se rembrunirent.

— Rassure-toi ; Louise est la décence et la distinction mêmes ; jamais sa conduite n'a fourni de prise à la malignité.

— Tant mieux, car je suis las des grandes coquettes de ce temps, des reines de la mode, comme on les appelle !

— Mon ami, tu sais bien que je leur ai fermé ma porte, dit Joséphine avec douceur.

— Et tu as bien fait, continua-t-il en s'irritant ; la patience aurait fini par m'échapper un de ces jours... Où et quand as-tu connu cette marquise d'Ermel ?

— Je l'ai connue peu de temps avant les mauvais jours de la Révolution... il y a...

— C'est bien, interrompit Bonaparte.

— Louise est plus jeune que moi, poursuivit Joséphine ; nous nous rencontrions dans les meilleurs salons, où son excellente noblesse lui donnait accès.

— Ah ! elle est d'une ancienne noblesse, dit Bonaparte radouci ; c'est quelque chose ; je veux ramener à moi l'ancienne noblesse.

— De plus, Louise est fort jolie ; c'est ce qu'on appelle une beauté intéressante.

— Elle a sans doute, comme tout le monde, quelque faveur, quelque grâce à me demander ?

— Aucune, mon ami.

— C'est extraordinaire ! dit Bonaparte.

CHARLES MONSELET.

La suite au prochain numéro.)



PARIS. — Emprunt des 750,000,000. — Les abords du Ministère des finances, la nuit précédant l'ouverture du guichet. — (Dessin de M. Codefroy Durand.)



PARIS. — Emprunt des 750,000,000. — Les abords du Ministère des finances, la nuit précédant l'ouverture du guichet. — (Dessin de M. Godéfray Durand.)



PARIS. — Ovation sur les boulevards aux héros blessés de Reichshoffen et de Wissembourg. — (Dessin de M. Edmond Morin.)

Les *moblots* Parisiens sont prêts.

Ils sont prêts aussi à marcher au feu ces *éclaireurs* de l'armée dont le 2<sup>e</sup> bataillon, sous le commandement de M. de Faby, bivouaquait, ces jours derniers, sur le magnifique champ de courses de Longchamps. Ce régiment est composé exclusivement d'anciens soldats qui ont tous vus l'ennemi de près. Leur poste d'éclaireurs au devant de l'armée est des plus périlleux. Ils le savent et n'en ont que plus de courage. Ils auront à faire aux uhans prussiens une contre-guérilla incessante, car ces cavaliers audacieux, ces batteurs d'estrade dont le grand mérite est de prendre d'assaut les villes ouvertes, se montrent partout, se fauflent partout. Après quelques rencontres, je crois que ces derniers renonceraient un peu à leurs forfanteries tudesques.

Trois bataillons d'éclaireurs sont déjà partis. Le dernier a quitté Paris le 30 août pour aller où ses carabines doivent être le plus utiles. Les uhans connaîtront bientôt la portée de ces armes et la justesse de coup d'œil de ces éclaireurs, qui vont les tenir à distance de nos villages et de nos villes ouvertes et qui sont destinés à marcher en avant de l'armée pour lui éviter des surprises aussi désagréables que celle de Wissembourg et de Rosereuilles.

*Les francs-tireurs des Vosges.* — Les éclaireurs de l'armée sont les cousins germains des francs-tireurs dont une trentaine de mille tiennent, en ce moment les Vosges depuis Colmar jusqu'à Strasbourg. Le champ de bataille de ceux-ci est dans les bois, dans les gorges des montagnes. En plaine, ils se tapissent dans des trous. Pour eux pas d'attaques, pas de charge à la baïonnette. Caché dans une broussaille, le franc-tireur attend son homme, le tire à coup sûr et l'exécute sans souffrances. De préférence il chasse l'officier. Il est à la fois devant, derrière, sur les flancs de l'ennemi. Il le suit pas à pas et s'acharne après lui en le décimant à chaque pas. S'il a affaire à un corps de cavalerie en défilé, il barre la route en abattant les chevaux de l'avant et de l'arrière garde. Cela fait, il choisit ses hommes. Gare alors aux képis galonnés!

Pour l'artillerie, la tactique est la même: Obstruer la route et trier ses victimes. Déjà quelques compagnies de francs-tireurs ont fait connaissance avec les Prussiens. Dans quelques jours ils seront ennemis intimes.

*Exercices de la garde nationale dans la cour du nouveau Louvre.* — Comme le terrain des courses de Longchamps, les places publiques de Paris ont été transformées en champs de manœuvres. Dans la capitale de la France la civilisation, sciences et arts, cède la place à la Guerre, *cedat armis toga*. La grande cité est transformée en un vaste camp où savants et artistes, écrivains, politiques, industriels, commerçants, ouvriers mêlent leurs rangs pour former des bataillons. La grande cour du nouveau Louvre est le quartier central où se réunissent les soldats citoyens que la patrie appelle à sa défense. On y fait l'exercice du matin au soir en costume militaire et en habit civil. Les uns ont déjà le fournement au grand complet, les autres n'ont que le képi d'ordonnance. Celui-ci a le pantalon ture des zouaves, celui-là porte encore le bourgeron de l'atelier. Les uns et les autres étudient le maniement du fusil avec ardeur, se plient avec patriotisme à l'apprentissage des mouvements militaires. Là c'est un vieux sergent qui donne sa leçon à des jeunes gens, ici c'est un jeune caporal qui commande l'exercice à de courageux pères de famille dont la barbe grisonne mais qui n'en montrent pas moins d'entrain. L'armée nationale se forme là comme sur toutes les autres places publiques et je vous assure que ce n'est pas sans émotion et sans confiance qu'on voit manœuvrer ces recrues du grand peuple qui se réveille. L'élan patriotique est grand, car l'œuvre à accomplir est immense. Il s'agit de vaincre, de soutenir peut-être un siège, de chasser l'étranger. Nous le comprenons tous et le doigt sur la détente du fusil, nous disons comme les Bretons et le général Trochu: *Avec l'aide de Dieu, pour la patrie!*

*Le bois de Boulogne.* — Ce n'est plus lui! Sous le coup de la nécessité et par l'effet de la puissante baguette du ministre du commerce, le bois de Boulogne a sacrifié sur l'autel de la patrie et ses dames

du lac et ses sportmen au col cassé. Plus de brillants équipages, plus de coupés mystérieux, plus d'insolents paniers à salade, plus de pur-sang anglais caracolant dans les allées sablées. Les douces pelouses tondues avec une symétrie si consciencieuse sont défoncées, piétinées, souillées. L'harmonie si pleine d'afféterie qui avait présidé au tracé des allées, des ronds-points, des massifs, a été bouleversée par une force inconsciente. Le parc à la Watteau n'existe plus. Aujourd'hui le bois de Boulogne n'est plus qu'un parc à moutons et à bœufs. C'est l'entrepôt général de l'approvisionnement vivant de Paris. On n'y entend plus que bêlements et mugissements. Des milliers d'animaux sont entassés là, destinés à servir de provisions aux Parisiens assiégés. Ces aloyaux et ces cotelettes ambulantes attendent là que le couteau du boucher vienne les dépecer. Cette menace n'a pas l'air de les épouvanter, car ils broutent et ruminent paisiblement l'herbe des pelouses et les feuilles des jeunes taillis. Ils sont là comme dans leurs prairies natales, mollement couchés au soleil auprès des lacs, le long de la petite rivière qui gazouillait hier encore sur les roches apportées de Fontainebleau et dont M. Alphand lui-même ne reconnaît plus le cours aujourd'hui. Les mares feuillées de plantes aquatiques sont boueuses, les jolis ponts rustiques sont dévastés, et, sublime horreur! le bassin de la cascade de Longchamps n'est plus qu'un vulgaire abreuvoir.

Eh bien! au risque de passer pour un vandale, je dois dire que le bois de Boulogne a gagné à cette invasion des bœufs et des moutons. La nature a écrasé sous son pied un peu brutal les merveilles de ce parc joli, mais le vrai y a gagné. Les arbres se sont pour ainsi dire transformés. On dirait qu'ils sont heureux de faire un peu l'école buissonnière et de pouvoir étendre comme il leur plaît leurs branches indisciplinées. D'étriqués qu'ils étaient et que les avait faits la serpe méthodique d'un jardinier classique, ils poussent, s'étalent au soleil, se courbent sous le vent comme de vrais arbres. Ils font bon ménage avec les ruminants qui digèrent sous leur ombre; ils sont devenus tout à fait campagnards, et l'aspect général y a gagné. Demandez plutôt à nos dessinateurs.

Ce que je regrette, par exemple, c'est la dévastation nécessitée par le voisinage des fortifications. Les environs des bastions et des courtines sont navrants. La hache a abattu indistinctement tout ce qui pouvait gêner de trop près le tir des canons rayés. On a coupé tous les arbres, c'est un désert. Cet abattis était nécessaire, il était dicté par les lois de la guerre. Nous n'avons pas à murmurer. C'est pour le salut de la patrie, et nous sommes prêts à tous les sacrifices. Bien heureux si les circonstances n'en demandaient pas de plus grands.

En abattant les bouleaux, les pins et les chênes, on a eu la précaution de se servir de leurs troncs comme défense d'approche. On les a coupés à mi-hauteur, en ayant soin de tailler leur extrémité en pointe. Ce sont là des pieux solidement fichés en terre, et sur lesquels ne pourrait que s'embrocher une cavalerie ennemie.

Les plus petites comme les plus importantes précautions sont prises par notre vaillant gouverneur de Paris et le comité de défense, auquel a été adjoint par acclamation l'infatigable M. Thiers, ce vrai patriote qui, malgré son âge, nous donne à tous l'exemple des vertus patriotiques.

Avec des hommes comme lui, comme Bazaine, Mac-Mahon et Trochu, avec une armée comme celle que nous avons, avec un peuple comme le peuple de France, je ne croirai jamais que nous puissions être définitivement vaincus.

La victoire me donnera bientôt raison.

MAXIME VAUVERT.

P. S. La victoire ne se fait pas attendre, car au moment où je termine ce bulletin de la guerre, une dépêche particulière arrive au *Moniteur universel*, ainsi conçue:

Arlon, 26 août.

« Le maréchal Bazaine a remporté une victoire sur l'armée prussienne, en lui faisant subir des pertes considérables. Il a toute la liberté de ses mouvements. »

Et de quatre! — Ce ne sera pas la dernière.

## LES PLACES FRANÇAISES

[Suite]

### SCHELESTADT.

Schelestadt, place de *deuxième classe*, chef-lieu d'arrondissement du département du Bas-Rhin, à 42 kilomètres de Strasbourg, sur la rive gauche de l'Ill. C'est une ville bien bâtie et dans une belle situation. Elle occupe l'emplacement de l'ancienne *Eisibus*, détruite par Attila. Elle fut repeuplée au XIII<sup>e</sup> siècle, devint une des dix villes impériales de l'Alsace, fut assiégée et prise en 1632 par les Suédois, et cédée à la France par le traité de Westphalie. Louis XIV la fit fortifier par Vauban.

### NEUFBRISACH.

Neufbrisach, ville de France, dans le département du Haut-Rhin, à 12 kilomètres de Colmar et 2 de la rive gauche du Rhin, place de guerre de *première classe*, bâtie en 1690 par Louis XIV, et fortifiée en 1699 par Vauban.

Direction d'artillerie et arsenal.

### BÉFORT.

Béfort, place de guerre de *première classe*, chef-lieu d'arrondissement du département du Haut-Rhin. La ville et le château ont été fortifiés par Vauban. Cette place est défendue par trois enceintes de granit rouge.

Une petite rivière, la Savoureuse, traverse un faubourg.

L'origine de Béfort ne remonte pas au delà du XIII<sup>e</sup> siècle. Elle eut d'abord des seigneurs particuliers. Elle appartint ensuite à l'Autriche, et fut cédée à la France par le traité de Westphalie en 1648.

Les remparts ont été reconstruits et présentent une défense formidable.

### VESOUL.

Vesoul, chef-lieu du département de la Haute-Saône, s'élève dans un pays pittoresque et riant, magnifique bassin environné de collines assez basses, couvertes de vignes et dominées par une montagne isolée d'un bel aspect, appelée la Motte-de-Vesoul. Le fond de ce bassin se déroule en prairies verdoyantes, arrosées par la rivière tortueuse du Durgeon et par celle de la Font-de-Champ-Damoy. Ces deux cours d'eau se réunissent au sud-ouest de la ville, dont ils baignent la partie inférieure et les faubourgs, pour aller se perdre dans la Saône.

Vers la fin du XI<sup>e</sup> siècle, Vesoul était une place forte. Elle fut prise en 1360 par les Anglais, en 1369 par les Allemands, en 1478 et 1479 par Georges de La Trémoille et Charles d'Amboise, généraux de Louis XI, envahie et rançonnée par les partisans lorrains en 1595, par le comte de Grancey et le comte de la Suze en 1641 et 1643 et par Turenne en 1644. Les troupes de Louis XIV ayant occupé la Franche-Comté en 1674, Vesoul se rendit, et la paix de Nimègue la donna à la France. Il ne reste rien de ses anciennes fortifications. La forteresse de la Motte fut abattue en 1595, par ordre du général Fuentès, gouverneur espagnol.

### MONTBÉLIARD.

Montbéliard, chef-lieu d'arrondissement du département du Doubs, au confluent de l'Allan et de la Lizarne, et sur le canal du Rhône au Rhin. La ville est dominée par un vieux château sur une hauteur escarpée qu'habitaient autrefois ses comtes.

Montbéliard était, dans l'origine, un comté appartenant aux ducs de Bourgogne. Sa position favorable entre l'Alsace, la Franche-Comté et la Suisse, est la source de sa prospérité. Ses hautes murailles furent rasées par Louis XIV, en 1677. Rendue à l'Empire par la paix de Ryswick, elle fut reprise en 1792 par les Français, à qui la paix de Lunéville en assura la possession. (Place déclassée.)

## BESANÇON.

Besançon, chef-lieu du département du Doubs, place forte de première classe. En langue celte, Besançon signifie « sépulcre dans une vallée ». La ville offre un aspect triste et sévère, mais caractéristique. On voit qu'elle a été jadis une capitale et qu'elle a longtemps appartenu à l'Espagne.

Ville libre et impériale, puis cédée aux Espagnols, reconquise par Louis XIV, elle resta à la France en 1674, et devient en 1676 le siège du parlement et la capitale de la Franche-Comté.

Quand on descend par le faubourg Battant, bâti sur la rive droite, on voit en face de soi l'isthme rocheux de la presqu'île, couronné par les murailles de la citadelle, derrière laquelle se dresse le mont des Buis, dont le sommet principal, la Croix-du-Treuchot, a 493 mètres. A droite s'élève la colline de Chaudanne (419 mètres) aux pentes couvertes de vignes et de petits bois; à gauche se dresse celle de Brégille (442 mètres), toutes deux dominées par des forts que le génie militaire a récemment reconstruits et agrandis.

Au-dessous du fort de Brégille se trouvent à 316 mètres le fort Beauregard et à 244 mètres la redoute de Brégille. Enfin, sur la rive droite du Doubs, entre le chemin de fer et le faubourg de Battant, le fort Griffou s'appuie contre l'enceinte de la place qu'il domine.

En 1814, les Autrichiens l'assiégèrent en vain pendant quatre mois; mais, en 1815, les alliés n'osèrent pas même l'attaquer, et, à cette triste époque de notre histoire, elle eut le rare bonheur de ne pas voir une seule fois l'étranger dans son enceinte. Sa citadelle et ses fortifications en font l'une des premières places de guerre de l'Europe. Sa position, près de la Suisse, sur le canal du Rhin au Rhône, qui s'y confond avec le Doubs, et le chemin de fer, qui la relie à Dijon et à Belfort, lui donnent un grand mouvement industriel et commercial. La citadelle de Besançon, bâtie sur l'emplacement d'un camp romain et de la forteresse espagnole, agrandie par Vauban, restaurée et modifiée durant ces dernières années, au point le plus resserré de la presqu'île dont la ville occupe l'extrémité, atteint 369 mètres au-dessus du niveau de la mer et 125 mètres environ au-dessus du Doubs. Du chemin de ronde, qui domine les remparts, on jouit de beaux points de vue. On montre surtout aux étrangers, outre un puits creusé dans le roc, la guérite du capucin, d'où, suivant une tradition populaire, un capucin abattit d'un coup de carabine le cheval de Louis XIV pendant le siège de 1674. Derrière la citadelle, en avant de la porte de secours, on a établi un camp retranché dont deux lunettes protègent les extrémités. L'école d'artillerie occupe une partie de l'ancien couvent des Dominicains. L'arsenal, construit de 1840 à 1846, comprend des ateliers de construction, des parcs pour les projectiles et les bouches à feu, et de vastes magasins de dépôt. Il est un de ceux qui ont le plus fourni de matériel et de munitions pendant les guerres d'Orient et de Crimée.

## DOLE.

Dôle, chef-lieu d'arrondissement dans le département du Jura, sur la rive droite du Doubs et sur le canal du Rhône au Rhin. C'est la principale ville du département. Elle est bâtie dans une situation charmante, sur le penchant d'une colline, au-dessus d'une vaste plaine arrosée par le canal. C'est le chemin de la Suisse, et en regardant ces promenades, ces côtes doucement ondulés, ces fraîches vallées, on croirait avoir sous les yeux un de ses plus beaux paysages.

Dôle est une des plus anciennes et opulentes cités de la Franche-Comté, dont elle fut la capitale jusqu'à la réunion de cette province à la France. Elle remonte à une haute antiquité. C'était, en effet, une station de la voie romaine qui conduisait aux rives du Rhin. Autrefois place très-forte et vainement assiégée par les Français en 1435 et 1477, elle fut prise en 1479 par Chaumont d'Amboise, lieutenant de Louis XI. Les habitants, surpris, se défendirent jusqu'à la mort plutôt que de se rendre; la ville fut incendiée. La garnison que Louis XI y

établit en 1477 en fut honteusement chassée, et quand, pour réparer cet échec, Charles d'Amboise se fut introduit par ruse dans la ville, les habitants se firent massacrer dans leurs maisons en ruines plutôt que de se rendre. Quelques-uns même, réfugiés dans une cave, méritèrent, par leur héroïsme, l'admiration et le respect du vainqueur.

En MCCCLXXIX

Doie — qui — appartenait — alors — à — la

Domination — d'Avriche — fut — prise

Traîtreusement — par — l'armée

De — Louis — XI

Envoyée — brûlée — et — détruite,

Quelques — habitants — se — retirèrent — dans

Cette — cave — et — firent

Vng — foy — si — vif — qu'on — ne — put

Les — en — déloger

Ce — lieu — fut — appelé

Cave — d'enfer.

« Qu'on les laisse pour graine. » dit Charles d'Amboise en parlant de ces intrépides combattants. Et ils échappèrent en effet à la mort.

En 1530, Charles-Quint fit de nouveau fortifier Dôle, qu'en 1636 Henri II, prince de Condé, assiégea vainement. En 1668, Louis XIV vint l'assiéger en personne; un commandant de la ville, le comte de Montrevel, la défendit, mais dut capituler devant l'immense supériorité des forces du roi. Enfin, en 1674, ce prince, à la tête de vingt-cinq mille hommes, vint de nouveau mettre le siège devant Dôle, qui avait été rendue à l'Espagne par la paix d'Aix-la-Chapelle. Vauban fut chargé de ce siège qui dura sept jours. La place fut démantelée à cette époque.

## SALINS.

Salins, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Poligny (Jura) sur la Furieuse. C'est une place de guerre de quatrième classe défendue par le fort Saint-André. L'établissement des salines est entouré d'épaisses murailles et flanqué de tours de distance en distance, ayant 280 mètres de longueur sur 92 mètres de largeur, et dont la construction remonte au x<sup>e</sup> siècle. Salins fut entièrement détruit en 1825 par un incendie qui dura trois jours; mais ce désastre fut réparé par une souscription nationale, et bientôt la ville se releva, jeune et brillante.

## NANTUA.

Nantua, chef-lieu d'arrondissement du département de l'Ain, dans une gorge entourée par des rochers escarpés, sur le bord oriental du lac de son nom.

Telle est, à vol d'oiseau, la nomenclature de nos places de l'Est.

CHARLES JOLIET.

## LA PETITE MARIE

NOUVELLE

(Suite)

« Ma mère qui était la bonté même, instruite par une lettre, de la situation désespérée d'une infortunée qu'elle avait connue tout enfant, la recueillit dans la maison que nous habitons, et c'est là que Marie reçut le jour, en coûtant la vie à sa jeune et triste mère, accablée à la fois par la perte de son mari et l'inexorable silence de ses parents. Ceux-ci ne voulurent pas entendre parler de l'enfant que laissait après elle la fille qu'ils tenaient pour morte depuis qu'elle les avait quittés, et c'est sans la moindre marque de susceptibilité de leur part, et surtout sans opposition, je vous prie de le croire, que j'ai pu remplir envers Marie les devoirs, sinon les formalités de l'adoption. Seulement, je n'étais pas moi-même assez vieille, dans ce temps-là, mon cher Léon, pour que certaines mesures de précaution fussent entièrement à négliger, et même, après avoir pris lesdites mesures, je n'évitai pas entièrement ces demi-mots plus calomnieux que la calomnie elle-même. Un candidat à ma main, puis-

que c'est ainsi que cela s'appelle, entendit se venger de mon refus par une allusion à certaine aventure italienne, émaillée de langes et de nourrice, aventure qu'il avait apprise, je ne sais où, ni comment. Cette révélation fut commise en termes si défavorables pour moi, que je dus soumettre l'acte de mariage de mon amie, l'acte de naissance de Marie, et les circonstances de mon adoption à celui de mes cousins qui alla donner un coup d'épée, précédé d'un soufflet, à ce rancuneux évincé. J'espère que ce n'est pas du coup d'épée qu'il est mort, puisqu'aussi bien il est mort. Pénétrée de la situation bizarre qu'occupe Marie vis-à-vis de sa véritable famille, et éprouvant je ne sais quelle sensation désagréable à lui voir porter le nom de ses parents, je l'ai fait d'abord élever sous le nom de Marie dans un pensionnat tenu à Nice par une femme distinguée et respectable. Dans cette institution ne sont admises que de jeunes anglaises et de jeunes russes, races discrètes, et parmi lesquelles ma protégée, l'enfant de mon choix et de mon cœur, ne devait pas être exposée à cette tyrannie inquisitive, à ces questions féroces dans leur naïve inconscience, dans leur spontanéité, auxquelles c'est un si cruel supplice, surtout à l'âge de l'expansion de ne pouvoir répondre. Mais dès qu'il s'agit de mariage, il faut dissiper toutes les ombres... »

## IX

Dans la suite de sa lettre, qu'il n'est pas utile de reproduire entièrement, la marquise me dévoilait les noms propres et m'initiait à de certains détails pratiques bons à connaître. D'autre part, en admettant que la question d'argent ne me fût pas aussi étrangère que je le croyais et que je le disais, Marie, authentiquement petite-fille et seule héritière de M. de..., propriétaire aux environs de Versailles, était appelée à quelque fortune par la suite.

Bien qu'il répugnât énormément à la marquise de se rappeler, même de la façon la plus indirecte, au souvenir de pareilles gens, il fallait bien qu'elle autorisât pleinement une démarche de ma part auprès des grands-parents de Marie, pour les instruire officiellement de l'alliance arrêtée entre leur petite-fille et moi, et pour réclamer d'eux la formalité de consentement indispensable en pareil cas.

La conduite de Noëlie de... n'avait pas abrégé, comme on dit, les jours de ceux qui lui avaient donné la vie. Le vieux ménage, que je vins, un beau samedi, plonger dans la stupefaction, par ma visite, était debout, solide et vert encore. Par sa vigueur spéciale et sa résistance aux sensibilités délicates, il trahissait une race dont cinq générations sur six avaient constamment habité à la campagne, tout près des bœufs. Quand j'eus donné la raison de ma visite, l'ancêtre à qui je m'adressais spécialement, et qui n'avait pas cessé de m'écouter avec un rire peu intelligent et difficile à classer, passa la parole à sa femme, laquelle me répondit :

— Monsieur, vous vous exprimez en termes si polis, que nous n'avons rien à y reprendre... dans la forme. Quant au fond, tout ce que vous venez de nous dire nous étonne on ne peut plus; nous ne nous connaissions pas de petite-fille.

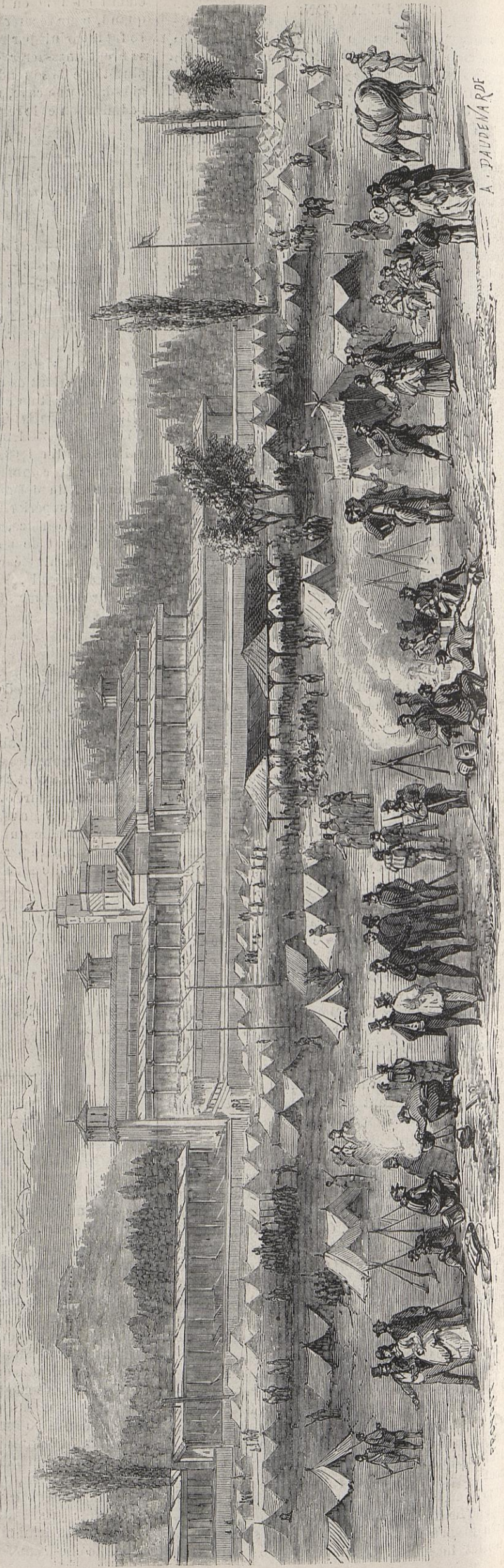
Pas d'altération dans la voix ni dans les traits à cette évocation inévitable de leur fille à eux! c'était moi qui tremblais et qui prenais des détours, des périphrases pour ne pas leur dire crûment la vérité, qui leur était si indifférente. En somme, on m'avait prévenu, ou peu s'en faut, de ce qui m'attendait, et la déception n'entraîna que pour un faible appoint dans mon présent malaise. Je ne m'étais pas dérangé pour convertir ces gens-là ni pour leur arracher des larmes, mais uniquement afin d'obtenir d'eux qu'ils ne s'opposassent point à mon mariage avec leur petite-fille. Pour cela, ils s'engagèrent à ne nous contrarier en rien, n'ayant pas l'habitude, me dirent-ils, de s'occuper de ce qui ne les regardait pas. Je les remerciai, je les saluai respectueusement, ils me le rendirent, et je partis.

On leur envoya, selon les règles, des invitations pour toutes les cérémonies de la noce : mairie, église, dîner... Ils ne se donnèrent pas seulement la peine de nous en accuser réception.

Aucune des formalités les plus minutieuses ne



(Arrivée au bois de Boulogne du bétail devant approvisionner Paris en cas de siège. — (Dessin de M. Bertrand.)



LE BOIS DE BOULOGNE. — Camp des francs-tireurs de la Seine dans la plaine de Longchamp. — (Dessin de M. Provost.)

LE ROIS DE BOULOGNE. — Camp des francs-tireurs de la Seine dans la plaine de Longchamps. — (Dessin de M. Provost.)



CAMP DE SAINT-MAUR. — Le général Trochu, gouverneur de Paris, passant la revue de la garde mobile de la Seine. — (Dessin de M. Gustave Janet.)

fut négligée. Une conversation fort touchante, et à laquelle j'assistais, fut celle où la marquise crut ne devoir plus rien laisser ignorer à Marie de sa véritable situation envers le monde. J'ai dit touchante, à cause des nobles angoisses et des réserves adorables avec lesquelles la grande dame approchait la morose vérité de cette âme neuve, gaie et confiante, et de la surprise de cet ange devant toutes ces précautions. Elle semblait dire : Qu'est-ce donc que tout cela peut me faire, puisque vous êtes là ? M<sup>me</sup> de B... se chargea de la toilette et du trousseau de Marie; les neveux et nièces rivalisèrent de charmants cadeaux. Pendant un mois, ce fut absolument pour nous deux la fête du printemps, de l'espérance et de l'amitié; et, un beau soir, rouge et confuse, d'abord un peu interdite à franchir ce seuil nouveau, mais pleinement heureuse à l'idée d'être tant aimée, elle vint habiter avec moi.

Dès le commencement, Marie me parut examiner sans enthousiasme les divers plans de voyage que je lui soumettais, après les avoir consciencieusement élaborés. Avec sa franchise d'enfant, elle m'avoua qu'il lui serait agréable de reparler de cela plus tard, et, pour le moment, de rester à Paris.

— Pourquoi cela, ma chère ?

— Écoute... et tu le sauras. C'est tout simplement, Léon qui ne devines rien, parce que je ne voudrais pas quitter sitôt la marquise; et si demain je vais lui dire : « Madame, Léon veut que nous restions ici, parce qu'il pense que j'aurais trop de chagrin à vous quitter, » je la connais, elle est si bonne, qu'elle se trouvera récompensée par là de dix-sept ans de tendresse et de dévouement.

Ce qui m'avait tant séduit chez Marie, c'est qu'en tout ce que disait cet ange, chaque mot avait un cœur, ouvrait un monde.

Le lendemain de notre mariage, nous allâmes passer quelques heures à Rambouillet, et le soir même nous reçûmes à dîner la marquise.

Marie tomba dans ses bras avec une tendresse infinie : c'était sa mère, sa sœur, son amie.

— Eh bien, nous dit M<sup>me</sup> de B..., et vos malles ?

Lorsque Marie lui eut répété la déclaration qu'elle m'avait faite à moi-même, c'est-à-dire sa ferme volonté de ne pas quitter Paris, M<sup>me</sup> de B... se fâcha d'abord, et puis elle s'attendrit, au point de dire, s'adressant seulement à moi :

— Décidément, Léon, on peut aimer les enfants de son âme, de son choix, autant que ceux de son corps.

Puis, le temps continua de marcher.

### X

A quelle aile de Séraphin emprunter la plume qui décrira ce Paradis de la rue d'Aumale ! Moi vingt-trois ans, Marie dix-huit. Depuis le dernier automne; elle est ma femme... ma femme... cette enfant !

Mais non... Elle est morte !

Morte !... que veut dire ce mot ? Elle vit... puisque je vis, et que je suis tout plein d'elle... Et depuis un an... c'est moi-même (mon ancien moi,) qui ai cessé d'être, pour me plonger tout entier dans l'abîme sans fond de ce noir étonnement !

Hier, Marie était là... près de moi, plus près encore... Elle riait et pleurait; s'extasiait sur un chiffonnier en bois de rose; me sautait au cou pour une assiette du Japon; pauvre bien-aimée ! où est Marie aujourd'hui ? Je veux le savoir !

Ainsi s'accomplissent nos jours; ainsi nos larmes sont éternelles.

Les coudes pressés sur cette table de chêne, où ma petite Marie écrivait le matin en peignoir gris-clair, ses instructions pour la journée... le visage perdu dans les mains, quand j'ai redit longuement ma peine aux échos muets d'une espérance indéfinissable, quand j'ai longtemps frappé mon front et ma poitrine, quand j'ai bien pleuré, une magique illusion descend dedans moi, pendant une heure, il me semble que je n'ai rien perdu, que Marie est seulement sortie pour aller embrasser la marquise, que je n'ai fait que bâtir sur elle un poème de douleur, que je vais la revoir, que tout à l'heure à l'appel chéri d'un petit coup de sonnette, tous les esprits joyeux de la maison vont s'éveiller en foule, et dire : c'est Madame !

O printemps !

Je sanglote à en tomber étranglé sur-le-champ... et cependant, le soleil brille et l'herbe verdoie... et les roses vont s'ouvrir... et je trouve la nature désespérée !

Quand Marie était là, qu'il fit brouillard, orage ou pluie, tout l'univers, le monde présent, la vie invisible, le ciel le plus sombre et la foule incon nue, souriaient à mon cœur.

Et quels rires !

Marie... ma femme de dix-huit ans... quand elle a obtenu ce qui lui plaît, et comme on dit, emporté sa tête, possède alors une grande qualité, c'est de ne pas faire la désabusée, et d'être franchement gaie de sa victoire.

La voir joyeuse par moi, par le fait de ma volonté se fondant en sienne, m'enivre d'un plaisir nouveau. Avec elle, je danse et je chante; quand nous sommes ainsi contents ensemble, nous improvisons aussitôt dans notre petit salon, un théâtre dont nous sommes les seuls comédiens, et les seuls spectateurs.

Tantôt, ce sont opéras, composés au fur et à mesure de leur exécution même, et allant au hasard de l'inspiration... tantôt, ce sont modestes tableaux de la vie ordinaire.

C'était mon ciel d'adorer ces enfantillages, et de sentir mon cœur se fendre en voyant rire ses dix-huit ans.

Je n'insisterai pas sur l'énumération des mille riens dont était faite cette joie qui se renouvelait à chaque aurore. J'étais heureux, ce mot-là dit tout, ou ne veut rien dire, selon qu'on l'interprète; et il mérite d'être expliqué. Donc j'étais heureux, mais... non pas par raisonnement, ni par effort, ni par élan... mais dans les racines mêmes de mon être; et qui m'eût dit alors que cette félicité instinctive, infinie, inexprimable, n'était qu'une éphémère apparence et non l'éternelle réalité, l'invincible justice des choses, celui-là m'eût écrasé de sa sottise. Et puis, songez-y, cette enfant, cette jeune fille, cette femme, fondue pour moi en une seule, frêle et piquante créature tombée entre mes bras et sur mon cœur, un beau matin, on ne sait d'où, m'avait fait d'un seul de ses regards oublier mes soucis anciens. Fleur incomparable de jeunesse et de fraîcheur... parfaite candeur, qui n'était jamais niaise! charme conquérant et indicible de la pure vérité auquel tous se rendaient! Ainsi, la marquise de B... ne passait point, certes, pour facile à endoctriner; hé bien, positivement, ce n'était plus la même femme en présence de Marie. Je veux du moins te retracer l'occupation extérieure et visible de ces journées ineffables. Le matin j'écrivais; Marie veillait à ce que tout fût mis en ordre autour d'elle... puis, vers neuf heures et demie, nous prenions ensemble une tasse de thé. J'allais lire les journaux à un cabinet de lecture voisin, puis je rentrais travailler jusqu'à midi. Alors, nous déjeunions. Quelquefois la marquise tombait dans notre tête à tête et la figure de Marie rayonnait de la joie de cette surprise toujours également bienvenue. Elles allaient faire ensemble quelques visites... ma bien aimée n'ayant pas cessé d'être la fille d'élection de M<sup>me</sup> de B..., l'enfant de son âme.

Après leur départ, j'approche ma table de la fenêtre, et là, seul pendant quatre heures... avec des plumes, du papier, je cours, (embarrassé par l'idée qui devrait marcher de mon pas, et qui tantôt me devance, tantôt reste en arrière,) je cours après le style, après l'intérêt, et lorsque Marie revient, ce sont entre nous des luttes qui n'en finissent pas, à qui lira tout haut ce que je viens d'écrire.

LOUIS DÉPRET.

(La suite au prochain numéro.)

## COURRIER DU PALAIS

Le soir même du jour où j'écrivais mon dernier courrier, le conseil de guerre prononçait encore trois condamnations à mort, et les trois condamnés sont encore des hommes qui ont envahi à main armée la caserne des sapeurs-pompiers de la Villette. Cahen, Zimmermann et Brisset sont ouvriers et, comme les accusés de la précédente audience, ils se sont bornés à repousser purement et simplement par des dénégations absolues, les faits qui

leur étaient imputés; ils prétendent n'avoir pas fait partie du groupe d'insurgés. Eux aussi, ont produit, à l'appui de leur système de défense des témoins, dont les déclarations semblaient établir un alibi, mais en présence de la reconnaissance formelle des trois accusés par plusieurs sapeurs-pompiers, et surtout par leur lieutenant Cottres, le conseil a prononcé la condamnation.

Le surlendemain, le conseil de révision s'est assemblé pour statuer sur le recours en révision des premiers condamnés, il a confirmé leurs jugements; le vendredi, le conseil de révision a confirmé le jugement qui a condamné l'espion prussien Hart; et enfin, hier le conseil de révision confirmait encore les condamnations qui ont frappé Cahen, Zimmermann et Brisset, tandis qu'à la même heure, le 1<sup>er</sup> conseil de guerre, présidé par M. le colonel Bouttier, jugeait un troisième groupe d'émeutiers de la Villette composé des nommés Eudes, ancien gérant du journal *la Libre pensée*; Brideau, graveur sur bois; Mordacq, tourneur en vis, et Larregieu, garçon de bureau.

Les débats ont été bien différents de ceux auxquels nous avons déjà assisté aux précédentes audiences. Les pièces à conviction ne consistaient plus seulement en poignards, en épées tordues, et en fusils brisés; on voyait sur le bureau des drapeaux rouges, des fanons, des brassards, enfin tout l'attirail d'une insurrection organisée.

Et puis, Eudes et Brideau, qui tous les deux sont des jeunes gens fort bien élevés, ont reconnu leur intention insurrectionnelle; ils avaient pour but, ont-ils dit, de chasser l'étranger du sol français en provoquant un mouvement pareil à celui du 10 août 1792; mais ils ont protesté avec énergie contre l'accusation d'assassinat et surtout contre la pensée qu'on leur prête d'une entente avec les Prussiens.

La peine de mort a été prononcée contre ces deux accusés.

L'accusé Mordacq s'est retranché dans les dénégations. Larregieu est cet homme dont les journaux ont parlé, qui, trois jours avant l'attentat, a été arrêté vers la rue Poissonnière, porteur d'une caisse remplie de poignards, de revolvers et de cartouches. Devant ses juges, il a soutenu que cette caisse lui avait été remise dans la rue, quelques instants auparavant, par un de ses amis qu'il ne voulait pas nommer. Mordacq a été condamné à dix ans de travaux forcés, et Larregieu à cinq ans de détention.

Demain, mercredi, le conseil de guerre aura à juger un quatrième groupe composé de cinq accusés, et ce ne sera pas le dernier, malheureusement, puis que, selon les *on dit*, il n'y aurait pas moins de cent soixante-dix individus compromis dans cette échauffourée.

Il y a eu, cette semaine, deux accusés qui, vu leur nationalité, ont mal choisi leur temps pour comparaître devant la Cour d'assises. Ce sont deux Prussiens. Ceux-là avaient adopté un moyen aussi ingénieux que lucratif de faire la guerre à la France: l'un des deux était caissier et a soustrait dans sa caisse un peu plus de deux millions. L'autre, son associé, son compère, jouait à la Bourse avec l'argent volé. Du reste, vous allez voir qu'ils s'étaient adressés à bonne caisse. Tassius, le caissier, était employé chez M. de Rothschild, aux appointements de six mille cinq cents francs; il était chargé de l'achat, de la vente et de la comptabilité des monnaies d'or et d'argent françaises et étrangères; son procédé, du reste, était des plus simples; il simulait des acquisitions et pour s'en faire remettre le montant, il présentait de fausses factures fabriquées par lui ou, le plus souvent, par son complice. Ses factures étaient, bien entendu, signées d'un nom imaginaire. A certaines époques, au lieu de vérifier sa caisse comme on l'aurait dû, on se contentait de lui demander un état de ses valeurs et vous comprenez qu'il n'était pas trop embarrassé pour le fournir exact, attendu qu'il le composait à sa fantaisie.

Et pourquoi ne vérifiait-on pas sa caisse ? Parce qu'il était dans la maison depuis 1852, parce qu'il avait en lui confiance pleine et entière.

Ce que je vais dire à ce propos va nécessairement vous paraître épouvantable; mais, malheureusement, par le temps qui court, ce n'est plus

qu'épouvantable; mais, malheureusement, par le temps qui court, ce n'est plus

qu'épouvantablement vrai : on n'est jamais mieux volé que par les employés en qui on a toute confiance. Depuis dix ans que nous avons vu tant de caissiers, de banquiers et d'agents de change, tant d'employés de commerce, tant de garçons de recette se diriger vers l'Amérique, vers la Belgique ou vers les tripots d'Allemagne, — quelquefois aussi vers la cour d'assises, — quels sont les voleurs ? d'excellents employés, dont la probité a été éprouvée pendant de longues années de services, quelquefois des pères de famille à la vie modeste, les gens les plus honorables par leur conduite, par leur travail, par leur famille, par leurs relations, enfin des gens qui inspirent toute confiance. »

Et c'est tout naturel; sans cette confiance aveugle, les vérifications réglementaires auraient été faites et faites sérieusement, ce qui, peut-être, eût suffi pour préserver d'une mauvaise tentation les consciences vacillantes et ce qui, dans tous les cas, aurait arrêté net les voleurs dans leur premier exploit. Croyez-vous que la chance d'arriver au détournement de un, deux, trois, quatre millions ne soit pas pour quelque chose dans la fréquence de ces vols. Quant à moi, je conseille aux caissiers honnêtes gens de refuser obstinément les bénéfices d'une « confiance entière » et d'exiger les vérifications ordinaires.

Et puis, c'est la Bourse qui est cause de tout cela : on gagnera, on en est sûr ; et si l'on perd, on cherche à se rattraper et les écus s'en vont de la caisse d'abord par petits groupes, puis par gros bataillons.

Mais, j'en reviens à mes deux prussiens : l'un s'appelait donc Tassius, comme je vous l'ai dit, l'autre, le docteur en médecine, s'appelait Beckers. Un jour Tassius fut frappé de paralysie, on le crut perdu, on vérifia sa caisse, il y manquait deux millions sept cent mille francs. Du reste, il a fait, devant la cour d'assises, des aveux complets. Le docteur Beckers a soutenu jusqu'à la fin que s'il avait fait des opérations de bourse en commun avec son compatriote et ami, il avait ignoré que celui-ci puisait dans sa caisse. Le docteur Beckers avait en Allemagne des correspondants bien placés. Ces prussiens en ont tous. — Il pouvait annoncer vingt-quatre heures à l'avance à son complice, soit la bataille de Sadowa, soit plus tard la cession de la Vénétie par l'Autriche. Quelle bonne fortune, pour une société en participation, qu'un co-associé aussi bien renseigné !

Et pourtant, s'il faut en croire Tassius, malgré ces avantages télégraphiques, les deux millions sept cent mille francs auraient été engloutis dans les spéculations. L'accusation s'est demandé si cela était bien vrai, si les deux prussiens n'avaient pas par hasard mis de côté cette belle fortune volée, et simulé des pertes pour se soustraire à la restitution.

Quoiqu'il en soit, le docteur Beckers a soutenu qu'il n'avait écrit aucune des factures fausses, ni tracé aucune des signatures imaginées. L'expert en écriture lui a donné à cet égard le démenti le plus formel, et la cour d'assises a condamné le caissier et le docteur prussien, chacun à cinq ans d'emprisonnement.

Faut-il vous parler d'un de ces meurtriers que l'ivrognerie a rendus féroces, de cet accusé nommé Carlu qui a tué sa femme en la frappant de trente coups de couteau ?

Combien de fois déjà vous ai-je raconté cette lamentable histoire : Un ménage d'ouvrier, des enfants qui naissent et qui grandissent, le salaire, devenu d'autant plus indispensable que les charges s'accroissent, le salaire disparaissant dans les cabarets, les enfants qui souffrent, la femme qui se plaint, la séparation qui s'accomplit de fait et la dangereuse fureur de l'ivrogne hébété qui se trouve tout étonné de voir lui manquer ses souffre-douleurs ! Alors la colère devient froide et prend, même au milieu des exaltations produites par l'alcool, la forme et la puissance d'une idée fixe.

La femme Carlu s'était réfugiée depuis quelques jours chez un voisin compatissant, elle dormait sur un grabat entre ses deux jeunes enfants. Pour arriver au grenier qu'elle occupait, il fallait ouvrir une première porte, traverser une cour en longeant des bâtiments habités, gravir un escalier en échelle,

passer dans une première pièce où couchaient des ouvriers. C'est là ce que fit Carlu ayant aux pieds des chaussons de Strasbourg pour amortir le bruit de ses pas, ayant à la main un lugubre couteau de boucher.

La femme a été surprise dans son sommeil, a poussé un cri, peut-être, on n'en est pas sûr, les enfants ont crié....

Tout cela n'est-il pas horrible ?

Carlu a été condamné aux travaux forcés à perpétuité, et après avoir entendu sa condamnation il s'est retiré en saluant et remerciant ses juges.

Il y avait bien de quoi !

PETIT-JEAN.

## CHRONIQUE MUSICALE

LA MARSEILLAISE JUGÉE PAR LES ALLEMANDS.

Nos soldats de 1792, entendant pour la première fois la *Marseillaise*, s'étaient écriés, entraînés et stupéfaits : « Qu'est-ce donc que ce diable d'air ? il a des moustaches ! » Le mot est historique. D'ailleurs, il peint d'un seul trait, et mieux que tout un livre de commentaires, ce qu'il y a de fierté, d'enthousiasme, de colère superbe dans les strophes de Rouget de Lisle.

Les généraux d'alors attachaient une importance extrême à la *Marseillaise*, qu'ils considéraient comme une sorte de projectile à envoyer à l'ennemi, aussi comme un excitant efficace sur ce qu'on appelle en style militaire « le moral des troupes. »

L'un d'eux écrivait au gouvernement de Paris : « J'ai gagné la bataille, la *Marseillaise* commandait avec moi. »

Un autre demandait

« Un renfort de 1,000 hommes ou une édition de la *Marseillaise*. »

Un autre encore disait :

« Sans la *Marseillaise*, je me battrais toujours un contre deux ; avec la *Marseillaise*, un contre quatre. »

Voilà qui est chaud, et nous allons dire tout à fait au degré de température de ces temps héroïques. Mais ces citations ne sont pas d'ailleurs l'objet de cet article. Nous avons trouvé mieux.... Ceux de là-bas, vous savez, qui ont des casques de cuir et qui fusillent volontiers les paysans de l'Alsace, eh bien ! il paraît que la *Marseillaise* leur faisait aussi à eux impression. Ils la redoutaient et l'appelaient la *dangereuse Marseillaise*. Plusieurs de leurs auteurs en témoignent :

« Cruel ! s'écrie Kotzbue en apostrophant Rouget de Lisle, barbare ! combien de mes frères n'as-tu pas fait périr ! »

Klopstock estimait à 50,000 le nombre des victimes fait par la *Marseillaise* dans les armées allemandes.

Un officier prussien, qui avait fait la campagne de 1792, a raconté ceci : « Une fois, nous entendîmes sonner l'alarme. Personne ne pouvait se rendre compte des bruits qui retentissaient au loin. On croyait entendre des cris, des roulements de tambour, des coups de canon. C'était tout cela effectivement. Les Français qui s'étaient rapprochés de nous depuis quelques heures saluaient l'aube matinale et en même temps l'ennemi, en répétant l'hymne terrible des Marseillais. Décrire l'effet de cet hymne chanté par des milliers de voix, est chose humainement impossible. »

Georges Kastner, à qui nous empruntons la plupart de ces citations, conclut en disant que « la *Marseillaise* a toujours eu en Allemagne de nombreux admirateurs. L'auteur d'une série d'articles à la louange de nos chants nationaux, articles publiés dans la *Gazette musicale de Leipzig* (1798-1799) déclare qu'il ne trouve rien de comparable à l'hymne des Marseillais, si ce n'est le refrain de la *Marche des Pyrénées*, chantée alors dans son pays par nos régiments de dragons :

Mourir pour la patrie  
C'est le sort le plus beau,  
Le plus digne d'envie.

D'autres écrivains allemands citent la *Marseillaise*

laisse dans leurs ouvrages de théorie musicale, comme le type par excellence de la marche guerrière. Les artistes se la proposent pour modèle; ils regrettent de n'avoir rien à lui opposer. Le docteur Grosheim (qui écrivait en 1832), s'écrie d'un ton mélancolique : Sera-t-il dit que nous ne créerons jamais rien de semblable ? Enfin, si quelques-uns prétendent que la muse patriotique française n'a eu dans son élan lyrique qu'une seule inspiration sublime, qu'un seul enfantement glorieux, la *Marseillaise*, ils ajoutent aussitôt : « La lionne n'avait fait qu'un petit, mais ce petit était un lion (*Die Löwin gebärmer ein Junges, aber es war ein Löwe.*) »

Pardonnons pour ces dernières syllabes qui paraîtront barbares à l'oreille des patriotes français ! Mais n'est-il pas bon toujours de prendre quelque chose à l'ennemi ? et puis, dans le cas présent saurions-nous appuyer de trop bonnes preuves, cette enquête tendant à surprendre les Allemands en admiration involontaire pour quelque chose qui vient de nous ?

Ce n'est pas que les poètes et les compositeurs d'outre-Rhin, n'aient essayé quelques ripostes vigoureuses à notre *Marseillaise*. Pendant les guerres du premier empire, Weber se signala par divers chants où nous étions fort maltraités. Le *Hurrah des chasseurs de Lucknow* est resté le plus populaire de ces lieder haineux. (Je tâcherai de le retrouver ne serait-ce que pour voir jusqu'où l'insolence y est poussée.)

Dans tous les cas, il semblerait de bonne guerre de s'emparer de la musique de Weber, qui n'est point à dédaigner, puis d'y adapter des paroles à notre usage.

Fait-on autre chose sur le champ de bataille lorsque l'on s'empare d'un canon tout chargé et qu'on le retourne contre l'ennemi ?

ALBERT DE LASALLE.

## CHRONIQUE ÉLÉGANTE

En vous disant précédemment : prenez garde aux teintures de nitrate d'argent ! nous voulions dire : prenez garde à toutes les teintures instantanées ! quoique toutes, cependant, n'aient pas ce caustique pour base. Il est bien certain que toutes les teintures progressives sont moins dangereuses et seraient les seules possibles à employer, s'il n'y avait un progrès énorme accompli dans cette industrie. Supprimer les corps tinctoriaux, n'opérer que sur la bulbe du cheveu et sur le cuir chevelu, ont été les efforts auxquels a tendu M. Cruocq, inventeur du Réparateur au quinquina. Ce produit ne teint pas, il régénère; au lieu de salir la tête, il la nettoie, et la transition du gris à la couleur naturelle se fait sans transition bien grande, mais d'une façon régulière et régénératrice. Ce produit n'est pas une teinture (rue de Trévise).

\*\*

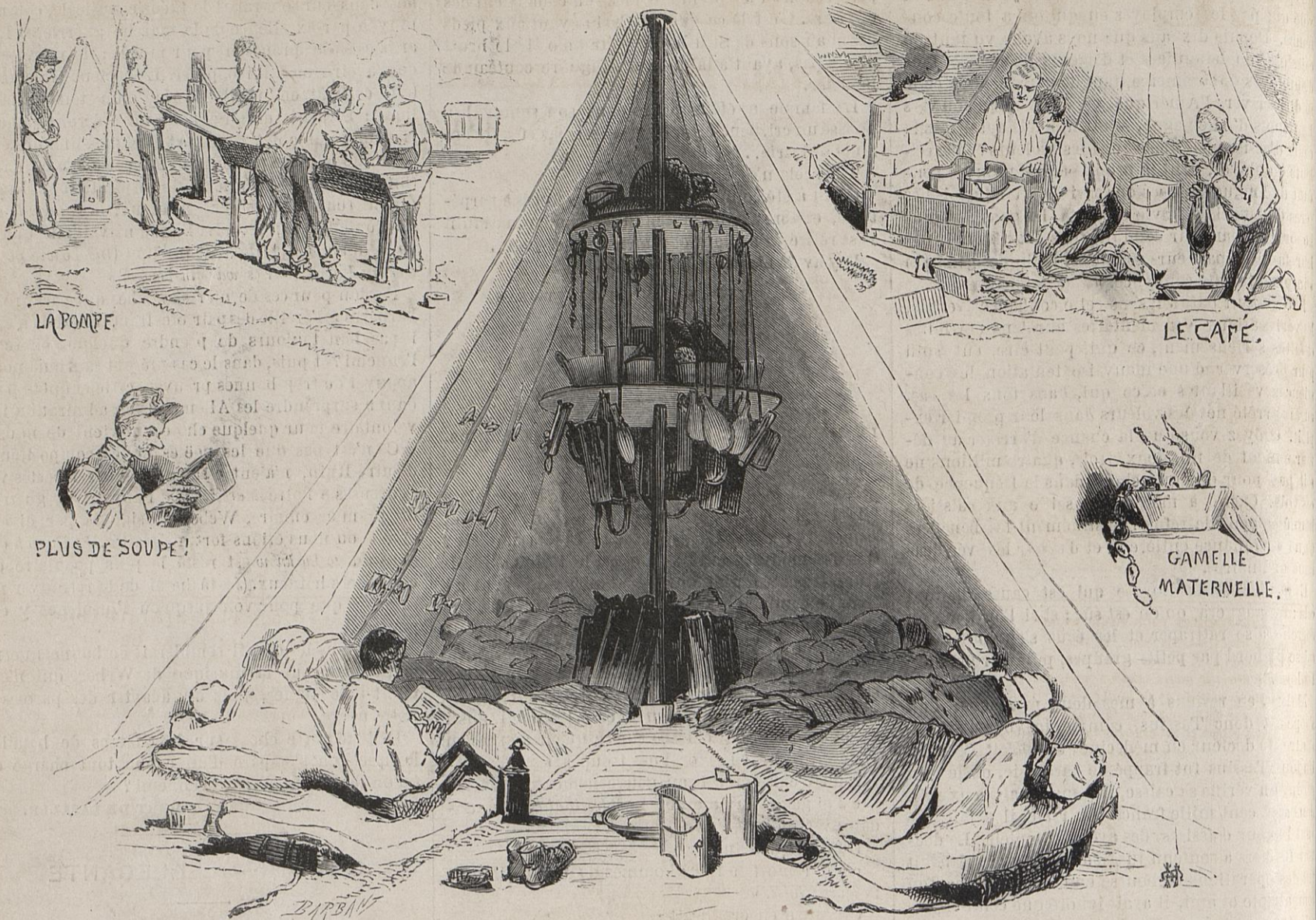
Il n'est plus d'eau de Jouvence qui rajeunisse comme au temps des grands enchantements et des bonnes fées. On en est réduit au maquillage, hélas ! Qui ne connaît ses dangers ! Le traître vous fait belle un instant pour vous vieillir et vous enlaidir à tout jamais; le perfide élargit peu à peu les sillons qu'il avait la prétention de combler.

Que faire ? se servir de la veloutine Fay, dont les grains imperceptibles en s'inoculant à l'épiderme lui communiquent leur blancheur. Le teint reprend sa diaphanéité et l'incarnat reparait plus rose et plus vif à travers les tons de lys que la veloutine donne au visage le plus compromis (rue de la Paix).

\*\*

Élégante et coquette, la machine à coudre Gibbs et Wilcox. Elle tient bien sa place dans un salon. Mais rassurez-vous, ce n'est pas une belle parleuse inutile; elle est loin de ressembler à ces jolies personnes qui ne savent faire œuvre de leurs dix doigts. Cette agile machine à coudre semble avoir dix mains, tant sa célérité est grande; son travail est toujours d'un fini merveilleux, aussi accomplit-on avec son aide de ravissants chefs-d'œuvre de coquetterie (boulevard Sébastopol, à l'angle de la rue Grenéta).

Comtesse A. DE BORETTY.

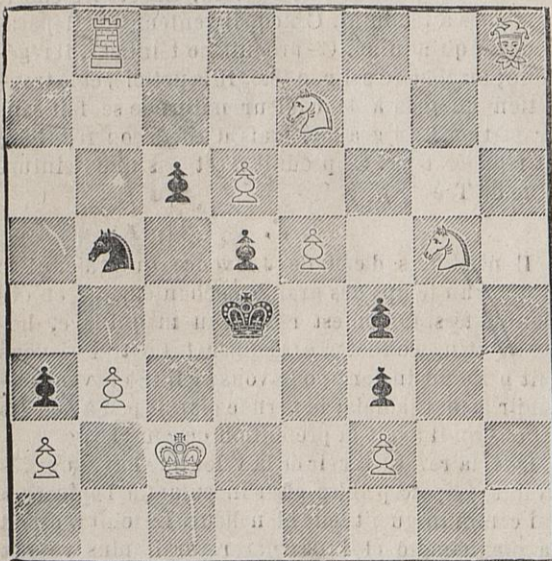


AU CAMP DE SAINT-MAUR. — Tente des mobiles, la nuit. (Dessin de M. Henri de Montaut, croquis de M. Sahib.)

**ÉCHECS**

**PROBLÈME N° 347**

COMPOSÉ PAR M. J. TEENGs



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 345.

- |                         |                    |
|-------------------------|--------------------|
| 1. T de 3 à 4 R, échec  | 1. P pr. T         |
| 2. C 4 FR               | 2. R pr. T (1) (2) |
| 3. D 3 FD, échec        | 3. R pr. C ou 3 D  |
| 4. D 3 CR ou 7 FD, mat. |                    |

(1)

- |                          |           |
|--------------------------|-----------|
| 3. C 2 R, écnec,         | 2. T 1 FD |
| 4. D 3 FD, échec et mat. | 3. R 5 F  |

(2)

2. P 6 R

D pr. P, écnec et mat le coup suivant.

Solutions justes : MM. Quéval, à Fauville; L. de Croze

à Marseille; Emile Frau, Henry Frau, à Lyon; Stiennon de Meurs, à Liège.

Autre solution du problème n° 344 : M. Brunat, à Blois.

P. JOURNOUD.

En vente à la librairie E. LACHAUD, 4, place du Théâtre-Français, Paris.

**Organisation de la garde nationale sédentaire. — Lois, arrêtés, circulaires et instructions.** — Les chefs de corps et les municipalités auront à recourir presque chaque jour à ce recueil, dans lequel on trouve la solution des questions multiples qui se rattachent à cette organisation, recensement, exemption, révision, formation des cadres, fixation des effectifs, etc., etc.

Un volume in-8. — Prix franco : 2 fr. 50 c.

**CODE MUNICIPAL. — Droits et devoirs des conseillers municipaux, des maires et des administrés,** par M. JULES LE BERQUIER, avocat à la cour impériale de Paris.

Un beau volume in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50 c.

**PANORAMA DU THÉÂTRE DE LA GUERRE**

Grande gravure représentant une vue panoramique des États allemands, avec l'indication des points les plus importants du théâtre de la guerre : places, forteresses, fleuves, obstacles fortifiés, villes et villages de la Confédération et des duchés.

Cet immense panorama, qui embrasse une partie des États du nord de l'Europe, a été dessiné avec une véritable habileté par M. Deroy.

Le dessinateur s'est supposé placé, à vol d'aéros-tat, au-dessus de Nancy, à une hauteur qui permet de suivre les mouvements combinés des forces de terre et de mer.

C'est plus qu'une carte; c'est, pour ainsi dire, une photographie idéale, cependant exacte, des régions vers lesquelles l'attention du monde entier est portée en ce moment.

Prix : 50 centimes.

Envoi franco contre cette somme de 50 centimes en timbres-poste, adressée à M. Bourdilliat, administrateur, 13, quai Voltaire.

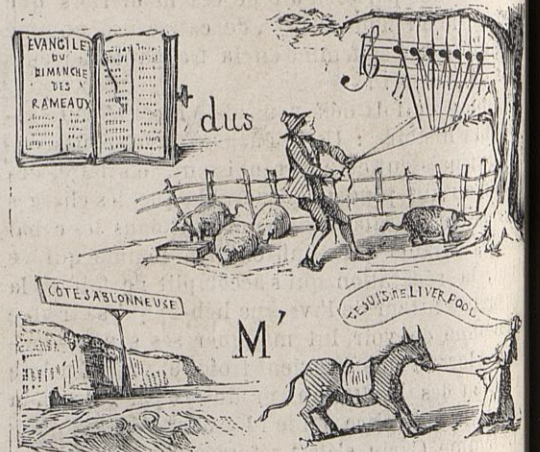
**LE RÉPARATEUR** A BASE DE QUINQUINA rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi franco de la BROCHURE, 11, rue de Trévise, Paris.

**SOUSCRIPTION**

EN FAVEUR DE NOS ARMÉES

Le *Moniteur universel*, qui s'est inscrit lui-même pour 10,000 francs, a ouvert dans ses bureaux une souscription qui reçoit chaque jour de nombreux adhérents. Ceux de nos lecteurs qui ne peuvent montrer leur patriotisme que par leur désintéressement et qui voudraient concourir à cette œuvre humanitaire, sont priés d'adresser leur offrande à M. le directeur du *Moniteur*, 13, quai Voltaire, Paris.

**RÉBUS**



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Point de succès sans lutte, c'est la condition.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.